

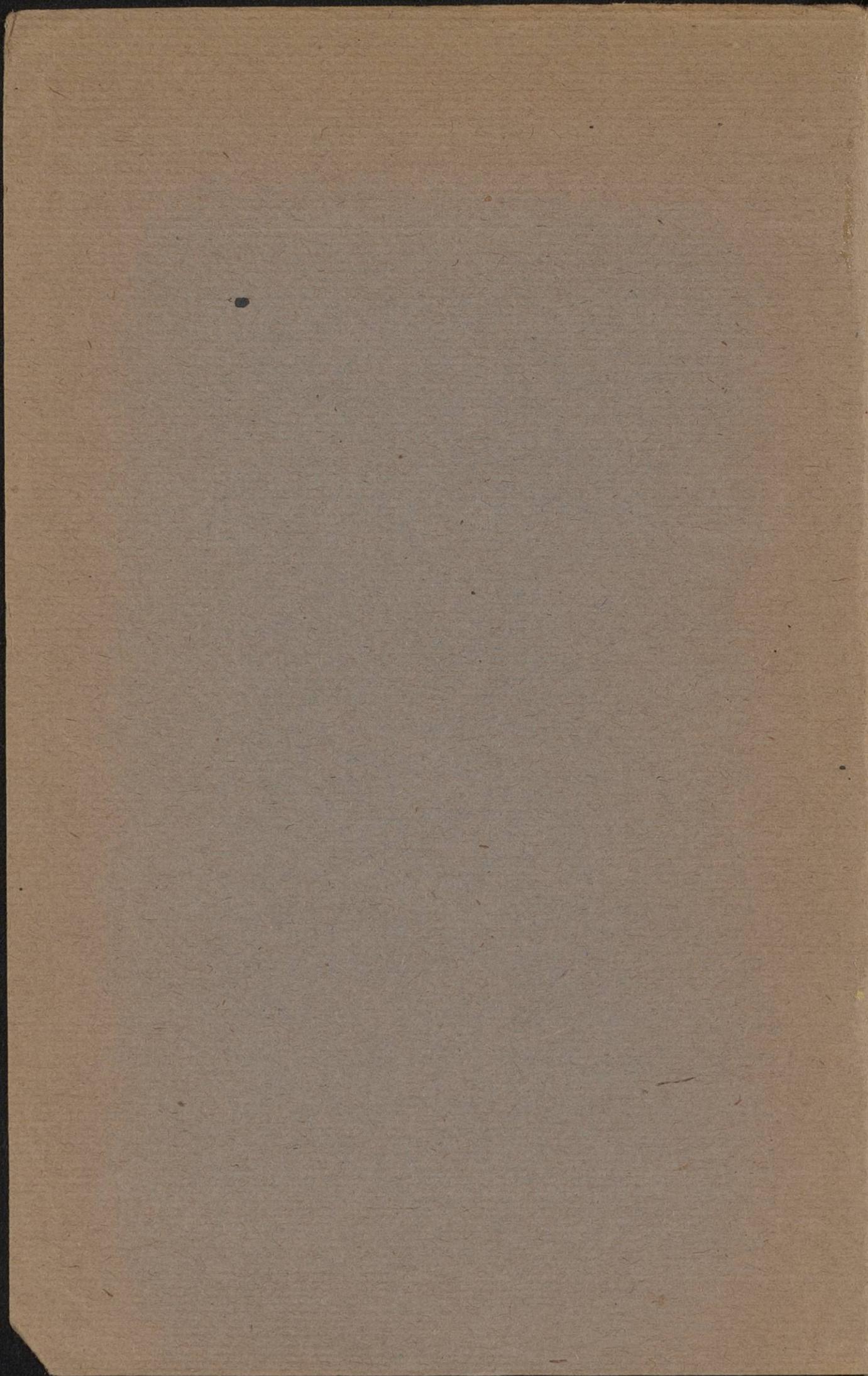
COLLECTION LITTÉRAIRE BELGE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE WILMOTTE

HORACE VAN HOFFEL

La Rose de Java



“ LA RENAISSANCE DU LIVRE „
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12 = BRUXELLES



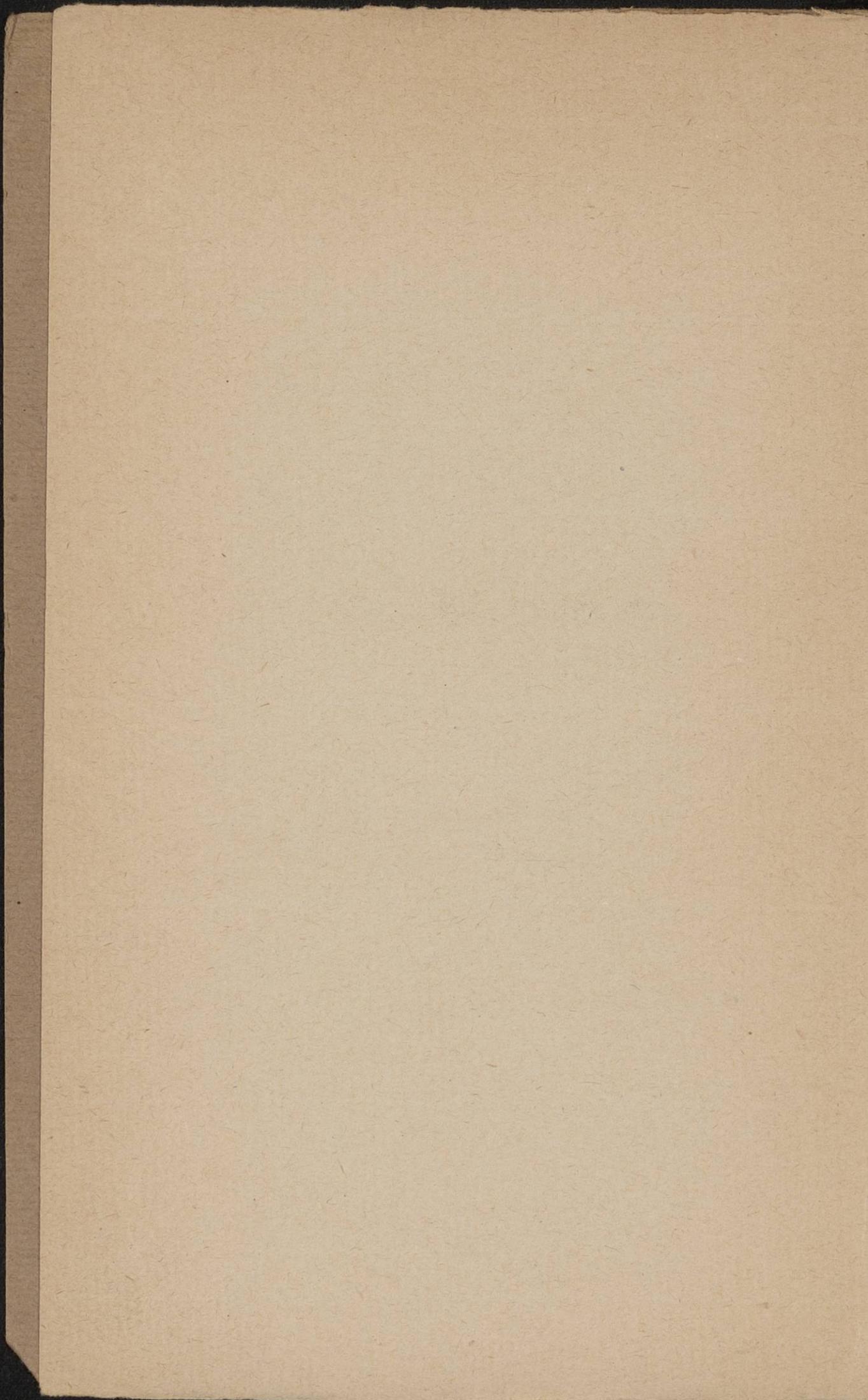
3001-

ML

A

9796





LA ROSE DE JAVA

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

- Les Deux Ingénus*, 1 vol. B. Grasset, Paris.
L'Exaltation, 1 vol. Albin Michel, Paris.
La Terreur Fauve, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Le Peintre Galant, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Suzanne et son Vieillard, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Le Tatouage Bleu, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Les Nuits de Garde, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Le Don Juan Ridicule, 1 vol. Albin Michel, Paris.
L'Oiseau de Paradis, 1 vol. Albin Michel, Paris.
Le Roi de la Jetée, 1 vol. Fayard, Paris.
Une armée de Pauvres, 1 vol. M. Boogaerdt,
Rotterdam.
Les Enfermés, 1 vol. M. Boogaerdt, Rotterdam.
Le Retour aux Lumières, 1 vol. Lamertin, Bruxelles.

THÉÂTRE.

- Les Intellectuels*. — 3 actes. — V^e Larcier, Bruxelles.
L'Oiseau Mécanique. — 4 actes. — V^e Larcier,
Bruxelles.
La Victoire. — 4 actes. — Plancke, Bruges.
Une Nuit de Shakespaere. — 3 actes. — Librairie
Moderne, Bruxelles.
-

HORACE VAN OFFEL

J. Beehuidde

~~LA~~

Rose de Java



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
Place du Petit Sablon

—
1926

*Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier
Japon hors commerce, marqués H. C., et douze exemplaires sur
Vergé d'Arches, numérotés de 1 à 12.*

CHAPITRE I

Cécile ne pouvait s'accoutumer aux brusques retours de Daniel.

Sa maison resplendissait de propreté. A l'intérieur, des housses, des ouvrages au crochet protégeaient les meubles contre les injures de la poussière et jamais le boulanger, le garçon boucher, la laitière ni aucun fournisseur de la ville n'y pénétraient sans enlever dévotement leurs sabots.

Dans cette maison tranquille, modèle de régularité bourgeoise, la présence de mon frère produisait de grands désordres. Les tables restaient servies, les lits défaits. Des traces de pas outrageaient le lustre des pavés de marbre blancs et noirs, et des bouts de cigare jetés négligemment menaçaient de mettre le feu aux tapis et aux tentures.

Comme Daniel, capitaine au long cours, restait souvent plusieurs années en mer,

Cécile était plus habituée à la solitude qu'aux mauvaises façons des hommes.

Elle n'allait jamais à la rencontre de Daniel. Non qu'elle n'aimât point son époux, mais elle était timide et bien élevée. Une fois, au début de leur union, elle avait voulu le rejoindre. Un violent mal de mer, des aventures insensées, la dégoûtèrent à jamais de ce genre d'expéditions.

A Liverpool, où Cécile était arrivée seule, elle avait trouvé *Le Taciturne* dans un état répugnant. Le trois-mâts barque sentait le goudron et le poisson gâté. Vêtu de guenilles sommaires, pas rasé, pas peigné, les mains noires, Daniel courait à pieds nus sur le pont. On eût dit un chef de pirates. Et le soir il avait entraîné Cécile dans une taverne suspecte où des filles misérables buvaient du whisky et dansaient avec des forbans aux bras tatoués.

Daniel, d'ailleurs, s'amusait à l'effaroucher. A chaque retour, il revenait avec un cadeau extravagant : bêtes rares, coquillages monstres, fétiches, kriss malais, rien que pour jouir de la stupéfaction et même de l'effroi de sa femme.

Un jour, il apporta un superbe perroquet. L'oiseau bleu et jaune, éclatant comme un jouet neuf, plût à Cécile. Mais perverti par les matelots, il blasphémait si horriblement quand le vent du nord soufflait sur Middelbourg qu'elle n'avait osé le garder.

Une autre fois, Daniel lui offrit un chat sauvage. La bête féline, gentille d'abord, toute de velours et sans griffes, grandit subitement, atteignit la taille d'un léopard et faillit dévorer Neel, la bonne.

Cette pauvre Neel eut une aventure plus terrifiante encore avec un singe de la forêt sacrée des Wa-Wous.

C'était une sorte de gibbon à longue queue et au pelage gris d'argent. Lorsque Daniel le présenta à Cécile, il expliqua qu'il l'avait capturé à Java, dans un bois de tecks, près de Sumadang. Les naturels de l'endroit nourrissent les Wa-Wous, qu'ils vénèrent, de riz et de fruits. Les singes ont un roi qui mange de tous les mets avant d'autoriser ses sujets à en prendre leur part. Or c'était ce roi même que Daniel avait pris au piège et enchaîné. Le singe avait des câlineries d'enfantilet venait se blottir sur les genoux de Cécile.

Seulement lorsqu'on lui refusait l'objet qu'il convoitait, sucre, gâteau, il grondait et montrait ses longues dents pointues.

Une nuit il se cacha sous le lit de Neel et surgit devant elle, coiffé d'un drap, au moment où la servante venait d'éteindre sa chandelle. Neel crut voir un fantôme. Elle cria au secours et faillit mourir de peur. Alors le roi des Wa-Wous fut mis en pension au jardin zoologique de Rotterdam.

· · · · ·
Nous aimions, Cécile et moi, à nous rappeler ces souvenirs. Cela trompait notre impatience de revoir l'éternel absent.

Un matin que j'avais quitté Flessingue très tôt, je trouvai Cécile dans sa chambre et encore en toilette de nuit.

— Comment, dit-elle, seul? Tu n'as donc pas été averti? J'ai reçu une dépêche de Daniel : le *Taciturne* est au Hoek van Holland. J'attends Daniel aujourd'hui même.

Et elle ajouta :

— J'ai dormi tard. J'ai rêvé de lui. Il se promenait dans un pays tout rouge, parmi des rochers de nacre et des arbres d'or. Il tenait une rose. Les épines de cette rose

déchiraient sa main. Et il me disait : « Cécile, voici la plus belle rose de Java. » Qu'est-ce que cela signifie ?

Sans répondre à la question de Cécile, je regardais autour de moi. Avec ses boiserie blanches, ses rideaux lumineux, la chambre éblouissait de clarté. Sur la cheminée, entre deux conques marines, un doux Jésus de plâtre ouvrait sa tunique bleue et découvrait son cœur blessé et tout brûlant d'amour. D'origine brabançonne, Cécile était catholique romaine, mais sans rigueur. En face du Christ, un Bouddha de bronze souriait dans sa niche d'ivoire.

Au dehors roulaient les voitures des maraîchers. Je m'approchai de la fenêtre. Des filles aux bras nus, les lèvres plus rouges que leur collier de corail, les tempes ornées de bijoux d'or sous la dentelle, se hâtaient vers le marché au beurre ; et les véhicules légers, en forme de nacelle, sculptés et peints de couleurs vives, surchargés de cruches de cuivre, transportaient des paysannes bavardes qui durement cahotées riaient en se tenant par la taille.

La maison de Cécile était à l'entrée de

Middelbourg. On la reconnaissait de loin à sa façade rose, à son pignon élevé, arrondi comme la poupe d'une galère, et au petit matelot de marbre exposé dans la baie vénitienne du rez-de-chaussée. En me penchant, je voyais, à ma droite, les tours de l'hôtel de ville, ses murs d'ocre et ses innombrables volets jaunes, à ma gauche, la ligne unie des pâturages où voguaient des bateaux paresseux parmi les troupeaux et les herbages.

Neel vint nous avertir que le déjeuner était servi.

Pendant que la servante versait le thé et découpait le pain d'épice, Cécile examinait un plateau de laque posé sur la table. Elle dit :

— Regarde ce paysage vermillon et or, ces pagodes, cette rivière de nacre. C'est dans un pareil décor que j'ai aperçu Daniel avec sa rose de Java. Il m'encombre de chinoiseries et c'est cela qui me donne le cauchemar.

Elle fit quelques recommandations à Neel.

— Prépare tout ce qui est bon et fin, Neel, et en abondance. Daniel ne viendra pas sans

Harvens. Je me demande ce que le capitaine va nous apporter cette fois-ci.

— Peut-être un nègre apprivoisé, dit Neel.

— J'espère bien que non. N'oublie pas de faire chamberer une bouteille de bourgogne. Puis des fruits bien mûrs, des pêches. Mets les endives au four. Van Rijn aime ce qui est amer au goût.

— Je sais ce qu'il lui faut, allez, assura Neel. Beaucoup de verdure. Le cher homme ! On doit toujours lui nettoyer les sangs. Dieu sait de quels venins dégoûtants il s'est encore nourri dans les îles.

— Mais le capitaine vient de Batavia, où les résidents savent cuisiner comme nous.

— Avec du poivre rouge ! Monsieur me l'a raconté maintes fois : pour ne pas périr il lui est arrivé de dévorer des rats tapés et des lézards volants.

Voulant calmer ses nerfs irrités par l'attente, Cécile s'imposa la tâche de dresser elle-même la table du dîner. Elle déplia ses plus belles nappes, tira l'argenterie des écrins et aligna ses verres de cristal taillé. Au travers des vitraux opalins, la lumière du jour promenait ses pinceaux vermeils sur les cadres

dorés, les porcelaines et les meubles. Dans la salle à manger comme dans la cuisine, les faïences bleues de Delft voisinaient avec les vases polychromes de la Chine et du Japon. Sans compter les masques diaboliques, les armes et les idoles grimaçantes de Sumatra et de Bornéo. Cécile avait raison : l'Orient terrible et mystérieux envahissait sa demeure.

Nous allâmes cueillir des fleurs au jardin. Pendant qu'elle assemblait sa gerbe, Cécile me parla à nouveau de son rêve.

Par-dessus l'enclos la plaine zélandaise étendait ses reposantes solitudes. Le ciel était calme et chaud, bien qu'au loin, tout au loin, le vent de la mer inclinât les blés, les arbres et fit tourner vite les ailes des moulins sur la frise blonde des nuages.

La matinée était si heureuse, si inondée de félicité, de soleil et de senteurs estivales, que nous nous attardâmes parmi les tulipes, devant le paysage familier. Au point que l'arrivée de Daniel, pourtant attendue — et avec quelle impatience ! — nous surprit et nous tira comme d'un songe. Il frotta sa barbe rude contre les joues de Cécile.

— Maman, voici l'ogre !

— As-tu pensé, demanda Cécile, à essuyer tes pieds? Mon Dieu, mon ami, ne me bouscule pas de la sorte.

— Oui, répondit Daniel, qui riait de toutes ses rides, nous avons pensé. Bonjour Ben ! Viens voir mon cadeau. Après celui-là, il n'y en aura plus.

En rentrant dans la salle à manger nous nous arrê tâmes cloués sur place par la stupeur. Harvens était là, le second de Daniel. Et à côté de Harvens, une étrange fillette, noire et pâle, et dont les yeux bridés semblaient pleins de chagrin et d'épouvante.

— Ma bonne Cécile, expliqua Daniel, ce n'est pas pour rire. C'est une orpheline. Sa mère est morte à notre bord. Au cours d'une tempête, j'ai fait le vœu de prendre cette enfant à ma charge si nous en réchapions...

Cécile était mortellement pâle. Daniel continua en balbutiant :

— Il faut savoir... Oui, il faut savoir ce que c'est qu'un typhon. Demande à Harvens. Hein ! Harvens, un typhon ? Nous avons cru réellement périr. Un vœu est un vœu... M'empêcherais-tu ?...

— Je ne veux pas... murmura Cécile.

— Tu ne veux pas ?

— T'empêcher d'accomplir ton devoir.

— Ce vœu ne lie que moi. Si Héva te déplaît, je la mettrai en pension.

— Mais Daniel où sont tes esprits ? Que veux-tu que je pense ? Laisse-moi au moins réfléchir. D'où sort cette petite ? Elle a des yeux de chinoise. Est-elle seulement baptisée ?..

— Tranquillise-toi là-dessus.

— Ses parents ?...

— Elle a du sang malais dans les veines. Sa mère était la fille d'un fonctionnaire hollandais et d'une femme de Bâli.

— Mais son père ?

— Inconnu. Nous vieillissons, Cécile. Je médite de quitter la mer. Héva, ce sera une « présence » pour nos dernières années.

— Quel bouleversement dans notre maison ! Héva ? Elle doit avoir faim ?

— Ecoutez, intervint Harvens, je vous dirai mon opinion, si vous le permettez. Mon opinion est que, en effet, il serait raisonnable de manger.

Le visage de Cécile resta froid et fermé. Jusqu'au milieu du repas elle ne prononça

pas une parole. Daniel paraissait soucieux et, par moment, m'interrogeait des yeux. Harvens, les deux coudes sur la table, se nourrissait avec ampleur. Soudain Cécile demanda :

— Où sont les bagages de cette pauvrete ?

— Elle n'a rien.

— Est-ce possible ? Mais alors il faut lui acheter le nécessaire, tout de suite.

— J'irai, promet Daniel.

— Et quelle langue parle-t-elle ? Le néerlandais, c'est facile. Et où la loger ? Elle craint peut-être de dormir seule ?

— Non, elle ne craint rien.

— Elle paraît sage et bien élevée. Mais quel singulier regard. Et quelles petites, petites mains. Quel âge a-t-elle ?

— Dix ans.

— Dix ans et perdue en mer !

— Plus tard, plus tard, Cécile, je te raconterai tout. Maintenant, si c'est possible, qu'on laisse Héva se reposer. Deux mois sur *Le Taciturne*, tu comprends, et par un temps épouvantable.

Cécile et Héva disparurent. Daniel hocha

la tête et sourit furtivement. Il avait une figure étonnante. A force de naviguer dans les parages de la Chine et de hanter les Célestes, quelque chose de leur étrange nature avait pénétré en lui. Il était devenu épais, ses yeux s'étaient bridés et le long de ses joues cuivrées tombaient des moustaches à la tartare. Harvens, au contraire, n'avait subi aucune influence, géant blond et rose du Texel, pour lequel l'empreinte des soleils et des cieux étrangers n'existe point.

Je mis ma main sur l'épaule de Daniel :

— Puisque nous voilà seuls, entre hommes, eh bien, ça n'a pas l'air d'aller tout seul, Daniel !...

Sans s'émouvoir, mon frère secoua la cendre de son cigare.

— Cécile s'habituerà, Ben. N'est-ce pas ton avis, Harvens ?

— Mon avis ? Si vous me demandez mon avis, mon avis est qu'il faudra bien qu'elle s'habitue, puisqu'il n'y a pas moyen de s'arranger autrement. S'il vous plaît, capitaine, je ne suis pas ici pour vous contredire.

— Mais Ben, reprit Daniel, pourquoi n'étais-tu pas au débarcadère, ni à Fles-

singue? Nous avons passé par l'Ancre Perdue. J'aurais voulu te voir, pour préparer notre entrée.

— Je n'ai pas reçu d'avis, je suis sorti trop tôt.

La rentrée de Cécile interrompit nos confidences. Ses yeux brillaient. Elle paraissait brusquement rajeunie. Et elle parlait très vite, sans nous regarder :

— Daniel, cours avertir le médecin. Héva tousse un peu. Cet enfant manque de tout. Neel ira chez Kato, la couturière. Il me faut de la flanelle, des bas, du piqué pour les camisoles, de la broderie, une veilleuse, des peignes, des brosses. Pauvre poupée ! Allez, Daniel, Ben, Harvens, dévouez-vous, dévalisez la mercerie, l'épicerie, la pharmacie, toutes les boutiques de Middelbourg !

Nous ne demandions pas mieux. Les achats commandés, envoyés à domicile, nous allâmes flâner sur la digue, hors de la ville. Le brûle-gueule entre les dents, les mains en poche, Harvens nous précédait à grands pas. Nous arrivâmes à hauteur d'une usine qu'on venait de construire :

— Vous verrez, remarqua Daniel, que

Middelbourg et les îles de Walcheren, où rien n'a changé depuis quatre siècles, deviendront une ville et un pays pareils à tous les autres. Cette fièvre ravage le monde. Je sais des îles qui étaient, il y a vingt ans, des paradis terrestres et où l'on trouve maintenant des comptoirs et des fabriques. Bientôt, les fleurs se sauront plus où pousser ni les oiseaux où bâtir leurs nids. Cela ne vaudra plus la peine de rouler sa bosse.

Harvens s'arrêta net :

— Est-ce qu'on roule sa bosse, capitaine, pour cueillir des fleurs et attraper des oiseaux ? C'est véritablement vrai, mais chaque fois, dès que nous avons débarqué, je ne vous comprends plus.

— Pas nécessaire, Harvens.

Je demandai à mon tour :

— Est-ce sérieux, Daniel, penses-tu à prendre ta retraite ?

— Le temps des vieux capitaines et des voiliers est passé, Ben. Jadis, je possédais une deuxième maison sous les ombrages de Tjiandjour. Pourquoi te l'ai-je caché ? Foyer détruit. Je n'ai plus rien à aimer de l'autre côté de la mer.

Alors, je me souvins de notre enfance et de notre père, maître Jan Van Rijn. Le brave homme eût été bien étonné si on lui avait prédit qu'il donnerait le jour à un vagabond d'eau salée et à un artiste, surtout à un artiste. Il était, lui, un Van Rijn de la branche industrielle, paisible : les Van Rijn doués pour le commerce et la pêche aux rixdales. Longtemps, il espéra qu'un de ses deux polissons, comme il disait, reprendrait pour son compte la plus importante boutique de Middelbourg.

A la Grand'Place la pompe des étalages du « Mandarin », fondé en 1716, arrêtait les passants. Aucune maison rivale ne possédait son enseigne pittoresque, ni sa collection d'ivoires, de bronzes, de porcelaines et de boîtes de laque contenant les échantillons d'épices exposés dans les vitrines. Mais Daniel, mon cadet, révéla tôt une nature si indomptable qu'il fallut l'embarquer comme mousse. Quant à moi, mon génie m'inspira les plus incroyables sottises.

— On a tort, dis-je en continuant ma rêverie à haute voix, de chagriner ses vieux. Notre pauvre père ! Quand je te vois avec ton

Héva, je comprends mieux combien nous avons dû l'affliger. Et pourquoi ?

— Pour peu de chose, répondit Daniel. Le monde est petit.

— Et, ajoutai-je, l'art n'est pas si grand.

.

Nous retrouvâmes la maison transformée en atelier de couture. Cécile et Neel taillaient à coups de ciseaux, mordaient le fil. Kato pédalait et le grincement musical de sa machine à coudre affolait le canari dans sa cage. Sans doute, à Tjiandjour, lorsqu'elle vivait encore, l'autre Pénélope tissait des sarrongs de soie sur un métier bizarre ?

On nous servit à la hâte un repas improvisé, entre les boîtes à ouvrage et les corbeilles remplies de rubans et de bouts d'étoffe. Harvens faillit avaler une aiguille. Pendant qu'il mangeait encore, Daniel nous appela à l'écart, Cécile et moi.

— Ecoute, ma Cécile, dit-il, tu es trop bonne. Je te dois la vérité. Je veux que Ben entende...

— Ne nous dis rien...

— En mer, la vie est cruelle. On reste

des années sans voir son foyer. Il m'est arrivé...

— Daniel, dis-moi seulement si, oui ou non, Héva est orpheline, vraiment orpheline?...

— Elle n'a plus que moi, je te le jure.

Alors Cécile nous conduisit dans la chambre de Héva. Une veilleuse l'éclairait faiblement. Cécile y avait transporté son doux Jésus de plâtre avec sa tunique bleue et son cœur sanglant et tout brûlant d'amour. Sous les blanches courtines du lit, la petite fille de Java dormait les bras ouverts, la lèvre boudeuse et le front penché.

CHAPITRE II

Dans le train vicinal qui devait nous ramener à Flessingue, Harvens passa minutieusement l'inspection de notre compartiment de première classe où nous étions seuls. Il cala sa valise dans le filet porte-bagages, s'assura si les portières fonctionnaient, souleva les coussins et frappa les cloisons de son doigt, comme pour les ausculter. Puis il s'installa et il alluma sa pipe avec une lenteur calculée, presque solennelle.

— Harvens, dis-je, nous en avons pour vingt minutes. As-tu peur que notre voiture casse en route ?

— Je tiens à savoir sur quoi je navigue, riposta le second. Et, avec votre permission, je n'aime pas ces mécaniques.

Il tira de son brûle-gueule une si lourde et si âcre fumée que j'en eus les larmes aux

yeux et le cœur retourné. Notre petit train sifflait et se ruait dans la nuit obscure.

— Harvens, repris-je, quelle est cette histoire? Jamais Daniel ne m'avait parlé de cet enfant.

— Une histoire? s'étonna Harvens en me regardant d'un air sévère. Où voyez-vous une histoire, monsieur Ben? Vous, vous écrivez des histoires dans vos livres. On n'appelle pas une histoire, une chose arrivée...

— Eh bien, racontez-moi comment elle est arrivée.

— En partant de Sœrabaya, près des îles de la Sonde, sur la côte de Bâli. Etes-vous jamais allé par là?

— Ma foi non. Mais j'ai entendu parler de Bâli à Sumatra.

— C'est toujours la même boutique. Deux montagnes plus bleues que le ciel, la forêt, des voiles blanches et les toits rouges de Boeleleng. De la vermine chinoise, hindoue, javanaise, autant que vous voulez. Ces gens de Bâli cultivent le riz. Ils ont des buffles et des femmes esclaves. Des esclaves magnifiques, avec un sarrong tissé d'or et des

fleurs dans les cheveux. Pour les épouser, on les enlève. Puis on paie l'amende aux parents. Sinon un kriss entre les deux épaules. Mâta, celle de Daniel, était une vraie fille des bois, qui a couru nue jusqu'à l'âge de douze ans. Veuillez considérer que je n'étais pas là pour le contrarier.

— Bon, Harvens, on sait que dans la vie du matelot, il y a de ces rencontres. Mais pourquoi cela a-t-il duré ?

— Pas nécessairement, protesta Harvens. Ma femme est à Marken, avec quatorze enfants, tous en sabots. Elle a deux tresses blondes qui lui tombent sur les hanches. Songez qu'elle est plus grande que moi et je mesure un mètre quatre-vingt-deux. Elle renverse une vache en la prenant par les cornes. Me voyez-vous avec une deuxième gaillarde de cette espèce sur une autre île ? Van Rijn allait trop à terre et ça ne vaut rien.

— Chez cette femme ?

— Partout, même à Macao, où il jouait avec les Chinois aux dés. Et quels dés ? Des dés où il y a des dragons, des fleurs et des diableries. Cette Mâta habitait un village où il y a un temple de marbre et des

troupeaux de cochons noirs. Van Rijn ne se plaisait pas là-dedans. Alors ils sont allés à Tjiandjour, à Java. La petite est venue. Il jouait avec elle. Quand la mère est morte, il a eu pitié d'elle et il l'a adoptée. Il faut savoir que Héva, aussi, courait nue, avec un anneau d'or à sa cheville. C'était son sang après tout. S'il l'avait abandonnée, elle porterait des fardeaux maintenant, comme une bête de somme. Il n'y a rien à ajouter à cela.

Harvens ferma les yeux. Déjà les lumières de Flessingue pointaient à l'horizon. Harvens secoua la tête et répéta :

— Il allait trop à terre. Que peut-on faire de bon à terre? Il n'y a pas de lois, pas de règles. Tout change d'un pays à l'autre, jusqu'à la figure des Dieux. En mer c'est différent. On sait toujours comment s'y conduire. Et si l'on ne s'y conduit pas bien, on descend dans la cave aux cabillauds.

CHAPITRE III

Pendant les premiers mois qui suivirent son retour, Daniel connut la joie de vivre sans souci, loin des fatigues de la mer. Tous les matins il s'éveillait avec les cloches de Middelbourg étonné de ne pas être dans son étroite cabine du *Taciturne* et de ne pas entendre l'éternelle clameur des vagues.

Déjà les cris et les rires de Héva emplissaient la maison. La famille se réunissait pour le premier repas. Cécile gâtait l'enfant. Maintenant que le capitaine était devenu sage, c'était Héva qui dévastait l'intérieur modèle, dérangeait le pli des rideaux amidonnés, saccageait le contenu des tiroirs.

Après le déjeuner, Daniel allait bêcher son jardin. Ses mains s'ennuyaient à ne rien faire. Héva jouait sous les arbres. Elle lançait sa balle, sautait à la corde. Elle courait si vite que sa jupe en s'envolant découvrait ses

jambes brunes. Daniel se souvenait qu'il l'avait élevée à la javanaise, à peine vêtue, avec toutes sortes de précautions pour la fortifier contre le climat meurtrier des îles. Parfois l'enfant s'approchait de son père et lui posait des questions auxquelles lui seul pouvait répondre.

— Où est maman Mâta, papa Daniel? Pourquoi l'as-tu laissée là-bas? Ah ! elle dormait fort.

Daniel essayait de détourner les pensées de Héva sur un sujet moins pénible.

— Doucement Héva. Ecoute les oiseaux, ils vont chanter.

— Ils n'ont pas de belles couleurs, protestait la petite. Ici tout est gris et froid. On ne voit pas de buffles dans les champs ni de fleurs roses sur les eaux. Rien ne ressemble au village de maman Mâta.

Daniel la prenait dans ses bras.

— Ne parle plus de maman Mâta, chérie. Cela nous ferait pleurer.

L'après-midi Héva l'accompagnait à la promenade. Elle cueillait des graminées à haute tige ou ramassait des glands sous le feuillage tombé des chênes. Ils prenaient le

« bitter » dans une guinguette où il y avait un tir à l'arc et des balançoires.

Le dimanche, Héva et Cécile entendaient la messe à l'église catholique de Middelbourg. Neel assistait au prêche calviniste. Quelquefois les deux femmes s'amusaient à déguiser Héva en paysanne zélandaise. Bonnet de dentelle, casque d'or, collier de corail, ample jupe cloche, bras nus et petits sabots, le costume était tôt composé et confectionné.

Daniel et Héva venaient chez moi à Flessingue. Ils flânaient le long des quais, contemplaient les navires et la mer. Ils dînaient au restaurant et ne se refusaient aucun spectacle. Le soir, le train vicinal les ramenait à Middelbourg.

Pendant le trajet, Héva se blottissait sur les genoux de son père, s'endormait. De la gare, il la portait sans la réveiller jusqu'à la maison. La route n'était pas longue, mais mal éclairée.

Chaque fois que Daniel s'y engageait, avec l'enfant serré sur son cœur, — il me l'a souvent confessé — d'obscurs instincts se réveillaient en lui. Sa marche devenait

prudente, silencieuse et il scrutait les ténèbres avec des yeux étincelants, comme une bête fauve courant dans la nuit, pleine d'embûches et peuplée de ravisseurs.

Héva aimait à venir dans ma villa de l' « Ancre Perdue », bâtie sur la digue hors de l'enceinte de Flessingue. De là-haut, elle apercevait les mâts du port, les toits rouges de la ville, le large estuaire de l'Escaut, le phare et les dunes blondes de Breskens.

La villa tirait son nom d'une ancre abandonnée sur la grève et à moitié ensevelie sous le sable et les roseaux : image mélancolique de ma vie terminée, désormais immobile et sans objet.

Pourtant, à cette époque, j'étais une sorte d'homme célèbre : le poète de Batavia, l'incomparable conteur... J'aurais peut-être mérité ces louanges, si j'avais eu le courage d'écrire ma propre histoire. Mais ce courage m'a toujours fait défaut.

.
Notre père ne voyait point au delà de ses balances et de ses livres de comptes. Il ne pouvait comprendre que ses fils eussent une autre ambition que celle de vivre et de

mourir à Middelbourg, en vendant du café, du thé, du riz, des bâtons de vanille et de canelle. Il ne pensait pas que le décor même du *Mandarin*, sa belle boutique, avec ses potiches, ses boîtes de laque, ses lanternes, ses Bouddhas et ses paravents où s'épanouissaient des fleurs bizarres, volaient des bengalis, naviguaient des sampangs, passaient des personnages singuliers entre les kiosques, les ponts et les pagodes, dût nous donner la fièvre jaune, la hantise des contrées perdues et des longs voyages.

L'inconscience des parents touche au sublime. Pendant nos jours de vacances notre père nous envoyait au grenier, avec une paire de ciseaux, un pinceau et un pot de colle. Il y avait là, sous les combles, des montagnes de livres condamnés à être détruits et convertis en sachets de papier. Quels livres ! Les exploits de Tromp et de Ruyter, des flibustiers de l'Ile de la Tortue : combats et naufrages ! Il y avait des in-folio vénérables, qui eussent fait la joie d'un bibliophile, remplis de gravures sur bois, représentant des frégates hardies courant sur les vagues, et des aventuriers, en perruque

Louis XIV, rôtis et dévorés tout vifs par les cannibales.

Quand nous étions fatigués de lire, nous nous mettions à la lucarne pour suivre des yeux une barque pesante qui, lentement, voguait au milieu des prairies. Au loin des mouettes volaient au-dessus des arbres. La mer était là-bas, derrière l'horizon, invisible mais présente comme une divinité. Le soir, devant la besogne inachevée, notre père irrité, nous tirait les oreilles.

J'étouffais à Middelbourg. A l'école je m'étais lié avec le fils d'un libraire, Lode Fels, qui rêvait de marcher sur les traces de Vondel et du père Cats.

Comme nous parlions plusieurs langues, ainsi que la plupart des jeunes gens hollandais, les littératures étrangères n'eurent bientôt plus de secrets pour nous. Du moins telle est notre opinion. Notre délicieuse petite ville natale nous faisait horreur. Nous étions trop grands pour elle. Dans nos moments de lyrisme, nous la comparions à Elseneur, prison d'Hamlet et tombeau d'Ophélie.

Tout y était étroit, mesquin. Jour et nuit une règle inexorable gouvernait les coutumes

et les actions des habitants. A Middelbourg point de fantaisie, aucun écart de conduite ou de pensée possible. Pour les femmes, il n'existait que deux costumes, le costume des paysannes et celui des bourgeoises que portaient déjà les modèles de Vermeer de Delft et de Frans Hals.

Dès leur première culotte, les artisans restaient fidèles à la veste courte, au bonnet de soie et à la ceinture à boucles d'argent. Jamais un notable n'eût osé s'y montrer, le dimanche, sans sa lévite noire et son solennel chapeau haut-de-forme, brossé à rebrousse-poil.

A six heures du matin, tous les Middelbourgeois déjeunaient, café au lait, thé, miel, pain d'épice. A sept heures, toutes les servantes, devant toutes les maisons, lavaient les trottoirs et nettoyaient les cuivres de toutes les portes. A huit heures, les hommes allaient à leurs affaires. A neuf heures, toutes les femmes pareillement drapées, coiffées, chaussées, se dirigeaient vers le marché au beurre et au fromage. A midi, tout Middelbourg dînait. A deux heures, les Middelbourgeoises rangeaient leur argenterie. A quatre

heures, on goûtait. A six heures du soir, tous les hommes allumaient leur pipe en terre de Gouda, bourrée de fin tabac de Harlem, et ouvraient le *Nieuwe Rotterdamsche*, leur journal. A neuf heures, Middelbourg dormait.

Et c'était dans ce Middelbourg-là que nous voulions, Fels et moi, introduire des mœurs nouvelles? Et quelles mœurs! Les façons libertines des bohêmes et des grisettes de Gavarni, les beuveries joviales des étudiants de Heidelberg, les belles attitudes à la Byron.

Nous poussions l'extravagance jusqu'à porter des chapeaux Rembrandt et des bottes mousquetaires, jusqu'à refuser d'aller au prêche, le dimanche.

Les vieilles gens prédisaient que la justice, endormie à Middelbourg depuis cent ans, et dont les accessoires, l'épée, le banc, la verge rouge, étaient devenus des pièces de musée, allait sortir de sa léthargie pour frapper les perturbateurs.

Depuis longtemps Daniel avait pris le large. Après une de nos frasques, plus corsée que les précédentes, mon père me prit à part et me mit en demeure de choisir :

ou coiffer le bonnet du parfait épicier ou aller chercher fortune ailleurs.

Ce n'était qu'un avertissement. Malheureusement, j'y attachai plus d'importance qu'il ne fallait. Je fis mes paquets.

La Hollande n'est pas le pays des situations hasardées. Quelques mois après mon départ, je connus une si profonde misère que je commis un irréparable coup de tête. Je m'engageai dans notre armée coloniale.

Mon père en faillit mourir. L'armée coloniale, en ce temps, recrutait ses mercenaires dans les bas-fonds de la société. Malgré ses démarches, il ne put me tirer de là. Mais il obtint pour moi quelques recommandations, grâce auxquelles il me fut permis plus tard de sortir du rang et d'aspirer à un grade honorable.

A Batavia, je fus envoyé à Ambarrawa, à proximité de l'ancien fort de Banjoe-Biroe, détruit par un tremblement de terre. Les casernes grouillaient de femmes indigènes et d'enfants. On y coudoyait des Malais, des nègres et des vauriens du monde entier.

Je fis campagne à Bornéo, contre les coupeurs de tête du roi Klong-Klong. Les

sauvages lançaient des javelots empoisonnés et creusaient des chasse-trapes, peuplées de crocodiles. Blessures, fièvre, choléra, je traversai tout sans dommage.

Je fus nommé lieutenant et la vie devint meilleure. Après cinq ans d'absence, je revins au pays. Notre père venait de mourir.

A Middelbourg, je retrouvai Fels marié et père de famille. Il s'était assagi, mais collaborait encore aux gazettes de Leyde et d'Amsterdam. Je lui contai mes aventures.

A Java, je chassais le rhinocéros et la panthère noire. Le sultan de Soerakarta m'avait montré son palais de marbre, ses danseuses, ses tigres de combat, son orchestre et ses trente-deux fils. Le jupon du prince, ses doigts, ses oreilles, son kriss fulguraient de diamants. Il était entouré de servantes nues, de mandarins, de nains-bouffons et de guerriers. Les guerriers, cuirassés de bronze, portaient un turban noir et or, un bouclier en forme de disque, des lances fourchues et un « sarrong » de soie chinée.

Aux sons du « gammelang », musique infernale à la fois discordante et mélodieuse, les bayadères se tordaient, se balan-

çaient comme des crotales charmés par la flûte d'un fakir.

Et je connaissais les Bouddhas à tête d'éléphant des ruines de Tjambji-Séoe et la nécropole de Djokjokarta, qui contient un étang artificiel où nage une tortue sacrée.

Fels me conseilla d'utiliser ces beaux souvenirs pour en tirer des contes. L'idée me plut. J'y donnai suite par désœuvrement d'abord.

Après, je m'y attachai par nécessité. Car j'avais quitté l'armée, et l'héritage laissé par le père Van Rijn n'était pas si considérable.

Je composai mes premiers livres avec enthousiasme, dans le feu de la jeunesse. Les suivants avec méthode. Les derniers avec indifférence. Et les tout derniers avec dégoût. Ce n'était plus qu'une besogne méticuleuse et banale, que j'accomplissais sans ferveur et sans amour, pour gagner mon pain. Fabriquer des histoires, qu'est-ce que cela signifie ? C'était toujours la même chose : pagodes, payongs, pirogues, kriss, boulettes de betel, buffles, coolies, cocotiers, singes de Bornéo et diamants de Timor....

Impossible de sortir de là, de ma denrée habituelle, de ma spécialité — importation directe. Le public et mes éditeurs m'en auraient voulu si j'avais changé mon enseigne. Souvent je me demandais pourquoi j'avais couru le monde. Pour voir ? Le monde était bien plus merveilleux lorsque je le contemplais du haut de notre lucarne. Pourquoi je m'étais révolté contre l'autorité paternelle et la sagesse zélandaise. Ne tenais-je pas boutique tout aussi bien que mon père ? Ma marchandise valait-elle les épices de Jan Van Rijn ? Vraiment j'aurais pu rester derrière le comptoir du « Mandarin », en compagnie de Daniel. Cela nous aurait évité, à lui, d'aller chercher une fille dans les îles, à moi l'ennui de rédiger le texte périssable de tous les futurs sacs en papier de Middelbourg.

.
Un matin, vers le commencement de l'hiver, Daniel arriva seul à l'« Ancre Perdue ». Il boîtaït, les pieds pris dans une éblouissante paire de souliers neufs. Je n'en pouvais croire mes yeux, tant Daniel était beau, empesé et cravaté en cérémonie.

— Diable, est-ce pour une noce, un baptême ou un enterrement? demandai-je.

— Je suis invité à dîner par mon patron, expliqua Daniel. C'est Cécile qui m'a harnaché de la sorte. Il n'y a pas de quoi rire, je suis au supplice.

— Que veut-il, ton armateur?

— Je l'ignore.

Je savais que Havelaer, le patron de Daniel, faisait de mauvaises affaires.

— Sais-tu, dis-je, que Havelaer donne de la bande? On en parle en ville. Il a fait des pertes sérieuses. Est-ce que ta pension est réglée?

— Trois mille florins. Ce n'est pas le Pérou.

— Non.

— J'ai bien quelques économies, mais peu de chose en somme à laisser à une fille qui sera bientôt seule au monde. J'ai peut-être quitté la mer trop tôt.

— Daniel, il fallait penser à cela avant...

— Avant quoi?... Avant d'adopter l'enfant? Fallait-il l'abandonner? Vous êtes tous les mêmes. Vous parlez avec dédain et légèreté de la seule joie que la vie peut nous

donner, puis vous vous plaignez de ce que la vie vous a trahis et déçus. A moins que tu ne me reproches mes deux foyers, mes deux épouses. Cela n'était pas bien, certes. Mais qu'importe à présent, puisque Mâta est morte et que Cécile s'est résignée.

Je pris la main de mon frère.

— Je ne te juge pas, Daniel. Je m'inquiète de l'avenir et cette démarche de Havelaer ne me dit rien qui vaille. Je t'assure que des bruits fâcheux circulent sur son compte.

— Bah ! attends-moi. Ce soir, avant de rentrer à Middelbourg, je viendrai te dire ce qui en est.

Quelques heures après cet entretien, je vis revenir Daniel, épanoui, fumant un somptueux cigare de la Havane.

— Bonnes ou mauvaises nouvelles ? demandai-je.

— Excellentes, je repars.

— Tu repars ?

— Avec le *Taciturne*, dans quinze jours.

— Non ?

— Je repars. Ne cherche pas. Impossible à deviner. D'abord Havelaer m'a avoué que cela allait mal et qu'il fallait faire un coup.

— Qu'il le fasse tout seul, si cela l'amuse.

— Il y a des coups pour lesquels il faut être à plusieurs. A Canton, il y a un Chinois milliardaire, nommé Wam-Poa. Tous les oncles ne sont pas d'Amérique. Ce Wam-Poa est, paraît-il, un collectionneur. Il aime les armes, les beaux fusils à répétition et les mitrailleuses. Peut-on lui refuser cela? Sur les quais de Flessingue, il y a une montagne de caisses à pianos et d'armoires à glace, très fragiles, qui attendent. Je vais transporter le tout à Hong-Kong.

— De la contrebande de guerre, si je comprends bien?

— Il faut bien que les Célestes s'amuse un peu. Ces gens veulent se « civiliser ». J'ignore ce que Havelaer en tirera. Pour moi si j'arrive, mais si j'arrive seulement, ce sera cinquante mille gulden, la dot de Héva.

— C'est une plaisanterie, j'espère?

— Mais pas du tout.

— Quoi, aller courir de tels risques, à ton âge?

— A mon âge! Suis-je vieux à cinquante ans? Il y a cinquante mille gulden, sans compter les petits trafics du retour. Car,

tu comprends, je ne vais pas naviguer sur mon lest.

— Que dira Cécile ?

— Bah ! elle ne s'est pas encore déshabituée de me voir partir.

— Daniel, réfléchis, insistai-je.

— C'est tout réfléchi.

— Cette entreprise ne me dit rien qui vaille. Tu as eu de la chance jusqu'ici. Tu es heureux entre Cécile et ton bel enfant. Pourquoi t'exposer à perdre ton bonheur, le seul bonheur qui existe comme tu l'affirmais tout à l'heure ?

— Pour cinquante mille gulden.

— Ah ! laisse donc ! protestai-je. Me crois-tu si pauvre ? Héva héritera de moi. Mes livres lui feront une rente jusqu'à la fin de ses jours.

Daniel fronça les sourcils et me jeta un regard soupçonneux :

— Tes livres ?... Qui parle de cela ? Suis-je un mendiant ? Héva est à moi. Voudrais-tu me l'acheter ? Je veux qu'elle tienne tout de moi, et rien que de moi. Bonsoir.

Il partit, l'air mécontent.

— Il est jaloux de sa fille, pensai-je.

CHAPITRE IV

Pour détourner Daniel de son dangereux projet, il fallait de l'argent. De l'argent tout de suite, de l'argent liquide. Je ne doutais pas que, devant les preuves palpables de mon avoir, Daniel cédât à mes adjurations. Comment faire ?

A force d'y réfléchir, il me vint une idée.

Pendant la campagne de Bornéo, il m'était arrivé de sauver la vie à un nommé Schiff.

Cantinier voleur et sordide, Samuel suivait nos troupes. Un jour, je le vis mourant sur le chemin, mourant du choléra ou de la peste. Qui pouvait penser à s'apitoyer sur le sort d'un juif, surtout en ce moment ? Pris de pitié, je le mis dans un de nos fourgons.

Le diable y aurait laissé sa peau, mais Sam Schiff s'en tira. Quelques semaines après, il vint me trouver.

— Si vous pouvez croire, me dit-il, que

la reconnaissance d'un homme tel que moi vaut quelque chose, donnez-moi votre nom et indiquez-moi où je pourrai toujours vous retrouver. Avec l'aide de Dieu, vous ne le regretterez pas.

L'homme était bien de sa race et plaisant avec sa reconnaissance ! On n'aurait pas donné un sou pour toute la friperie qui déshonorait son dos.

Je le rencontrai plusieurs fois dans la suite. Il me baptisa le premier du nom de poète, avant que j'eusse même pensé à la possibilité de m'en parer. Oh ! Sam Schiff avait l'œil prompt et pénétrant.

— Une âme de lettré, de mandarin, excellence ! gémissait-il, comme affligé sur mon triste sort. Il fallait vraiment être un peu fou et hors du commun pour s'inquiéter d'un juif pestiféré. Vos camarades ont dû rire ? Je paierai cette dette...

Plus tard, à ma surprise, Sam ne cessa pas de m'écrire. Peu souvent, il est vrai, mais sans manquer une fois à ses protestations de gratitude.

Sa situation s'améliorait, d'année en année. De Java, il avait gagné Moscou, puis New-

York, puis Londres. Les dernières nouvelles venaient régulièrement de Rotterdam, où Schiff avait fini par s'établir définitivement.

Il tenait un commerce de pierres précieuses et m'avait laissé entendre qu'il était devenu riche, très riche. Je le croyais volontiers, sans que jamais l'idée me fût venue d'en profiter. Dans mes souvenirs, Sam n'était qu'une pièce curieuse, une figurine grotesque, quelque chose que l'on collectionne par amusement, sans penser une minute à en tirer parti. Mais j'avais besoin d'argent, besoin à en mourir. Pourquoi pas, dans cette noyade, m'accrocher au fétu Sam Schiff? Je pris le train.

Arrivé à Rotterdam, je découvris facilement la demeure de Schiff. Une vieille femme vint m'ouvrir. Ce ne fut qu'après m'avoir demandé à plusieurs reprises ce que je désirais qu'elle consentit à s'éloigner, me laissant seul dans un bureau ténébreux, meublé d'un coffre-fort, d'une table, de chaises et d'un trépied portant un globe terrestre marqué de signes cabalistiques. Je commençais à m'impatienter, lorsque Samuel Schiff

apparut. Tout blanc, tout ridé, mais propre. Il avait considérablement vieilli.

— Samuel Schiff, dis-je, je suis dans la peine.

— S'il y a un remède, répondit Sam, vous n'y êtes plus.

— Il me faut de l'argent.

— Combien ?

— Non, Sam Schiff, pas comme ça. Je veux vous proposer une affaire. Une affaire inédite, mais raisonnable tout de même. Savez-vous ce que c'est qu'un romancier, un conteur, Sam Schiff ?

— C'est un petit fabricant qui produit et vend une marchandise dont la valeur est très relative.

— Excellent, Sam Schiff ! Nous allons peut-être nous entendre. Après mes aventures à Java, je me suis établi prosateur. Actuellement, ma prose est à vingt florins la page. Avec de la publicité, on pourrait porter cela à cent florins et même à davantage. Je produis mille pages originales par an, sans nègres, sans secrétaires et sans copistes. Je vous propose de prendre dix actions de

dix mille florins chacune sur mon usine. Intérêts à fixer?...

Samuel secoua la tête.

— Pas possible? demandai-je, anxieux.

— Inutile. Si vous avez besoin de cent mille florins, je vous fais un chèque à l'instant. Je vous dois cet argent deux fois. Par le Dieu d'Israël, je signe...

— Quelle est la deuxième raison pour laquelle vous me devez cet argent, Sam?

— Pour cette idée que vous venez de m'apporter. Elle est terrible. La banque n'avait pas encore pensé à cela : à acheter le talent.

« Le monde entier, poursuivit Schiff, en désignant le globe terrestre mystérieusement marqué, tient dans les mains de ceux de la Wall Street de New-York, de la City de Londres et... Mais il n'en faut pas trop dire. Nous avons tout acheté, les terres, les eaux, les Etats, les mines, les usines, les sources, les colonies et les parlements. Sur toute la terre, il n'y a plus un producteur qui possède encore quelque chose. Nous vous priverons d'air, de feu et de pain quand nous voudrons. L'humanité n'a plus rien, à part ce que

vous venez m'offrir. Le génie, le culte de la beauté, grandes forces encore indépendantes, forces dangereuses qu'il faut asservir. Oui, cette idée est terrible, cette idée est sublime d'horreur.

— Sam Schiff, vous vous moquez de moi ?

— Aucunement. Vous m'avez sauvé la vie. Je vous aime et j'ai pitié de vous. Vous ne voyez pas le « jeu du monde ». Si tout se décompose, pensez-vous que ce soit par hasard ? Il y a un corrupteur. Mais l'art résistait au milieu de la pourriture universelle. Nous allons le mettre en actions. Nous ferons un sort, non seulement à l'art nègre, mais même aux plus hideuses grimaces des orangs-outangs et des gorilles. Je vous donnerai ces cent mille florins. Seulement, vous auriez mieux fait de me laisser crever sur cette route, bordée de tombeaux et d'idoles monstreuses.

— Vous parlez très obscurément, Sam Schiff.

— Parce que vous êtes sourd, mandarin, lettré rêveur et très subtil. Qu'avez-vous regardé, en venant ici ? Pas la ville neuve et ses comptoirs ? Non, les maisons gothiques.

Qu'est-ce que cela ? Le coquillage d'une bête morte depuis longtemps.

Cela a été peuplé d'esclaves puérils, courbés sous le poing de fer des chevaliers et le gant violet des prélats. Les juifs au Ghetto ! Cela est fini, maintenant. Le règne du fer est aboli, celui de l'acier décline, l'or monte. Voici cent mille florins.

— Faut-il un reçu ?

— Non, ne me tentez pas. J'en pourrais faire un mauvais usage. Savez-vous que cet argent ne vous servira à rien ?

— Oh ! si, il s'agit de mon frère...

— Le capitaine Daniel, qui va ravitailler Wam-Poa, en mitrailleuses et en cartouches. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Comment, vous savez ? m'écriai-je ahuri. Samuel Schiff eut un petit rire diabolique.

— « Nous savons tout », ricana-t-il, et même davantage.

— Cela augmente mes appréhensions. Daniel sera pris ?

— Non, il ne sera pas pris. Il ne peut pas être pris. Havelaer joue sur la bonne couleur, contre les Américains. S'il avait mal misé, nous l'aurions fait sauter.

— Sam Schiff, dis-je après un moment de réflexion, j'ai bien envie de vous rendre votre chèque et de m'en aller. Tout cela est trop fort pour moi.

— Ne craignez rien pour Daniel. « Nous » le suivrons et le protégerons jusqu'à ce qu'il soit au port.

.
Je sortis de là accablé de lassitude. Je venais de fêter mon anniversaire. Il y avait cinq ans seulement, je ne pensais pas encore que l'on pût vieillir. Mais à présent, tout à coup, je sentais le poids de toute mon existence passée sur mes épaules. Vieux, vieux, je devenais très vieux et je ne comprenais plus rien, — comme disait Samuel Schiff — au jeu du monde.

CHAPITRE V

Comme Daniel l'avait prévu, Cécile ne s'opposa point à ses projets de départ. En dépit de mes avertissements, elle ne voyait pas le péril où Daniel allait se jeter. Mais, contrairement à ses habitudes, elle résolut de l'accompagner à Flessingue, avec Héva, pendant les quelques jours qu'il passerait au port en attendant l'appareillage du *Taciturne*.

Daniel eut une nouvelle entrevue avec Havelaer et deux individus qu'il prit pour des Russes. Du moins ils en avaient l'encolure. Ces messieurs eurent une conversation à laquelle le capitaine prit à peine part. Il en résulta que le *Taciturne* serait prêt à lever l'ancre vers le commencement du mois prochain. On ajouterait six hommes à l'équipage, composé pour l'instant du second Harvens, du lieutenant Bender et de

douze matelots. A Hong-Kong, Daniel trouverait un pilote, à la solde de Wam-Poa, qui lui ferait franchir sans encombre les passes du Sulphur canal. Wam-Poa lui paierait sa commission à Canton.

— En quelle monnaie? demanda Daniel.

— En livres anglaises, répondit Havelaer.

— Et où déposerai-je ma pacotille? Canton ne me paraît pas bien choisi.

— Laissez faire Wam-Poa ou ses envoyés.

Un des étrangers prit la parole.

— Vous jugerez vous-même de la route à suivre. Vous avez assez de vivres pour doubler le Cap. A votre place...

Mais Daniel l'avait interrompu presque brutalement.

— Je connais mon métier, Monsieur. Sauf les périls et les fortunes de la mer, je ferai de mon mieux.

Ce même soir, devant Cécile et Héva, installées à *L'Ancre Perdue*, je tentai pour la dernière fois d'arracher mon frère à cette louche aventure.

Nous prenions le thé dans mon studio, sous la lumière d'une lampe suspendue. La pluie cinglait les vitres, le vent secouait la

maison tout entière et faisait craquer ses poutres comme les membrures d'une barque attaquée par la tempête. Dans les airs tourmentés la rafale dispersait de lointains vacarmes, chants de cloches, rauques appels de steamers, sifflets aigus et cris véhéments des sirènes. Daniel, la pipe aux dents, souriait entouré d'un nuage de fumée.

— Ecoute-moi, Daniel, suppliai-je, je te jure que j'ai l'argent. Cette misérable somme pour laquelle tu veux risquer ta vie, je te promets de la doubler à l'instant. A l'instant, m'entends-tu ?

— Risquer ma vie ? C'est ridicule, vraiment ridicule, sincèrement ridicule. Où est-ce qu'on risque sa vie ? Partout et nulle part. D'ailleurs, j'ai donné ma parole.

— Il n'y a pas de parole pour des tripotages de ce genre.

— Tripotages ?... Non, mais dis-moi tout de suite que je vais me livrer à la piraterie.

— Pas à la piraterie, mais aux pirates peut-être.

— Ah ! toi tu es drôle, quand tu commences. Tu parles comme un livre, tu ra-

contes des blagues. C'est d'ailleurs ton métier.

— Merci.

— Oh ! je t'aime bien, mais laisse-moi tranquille.

Cécile voulut intervenir :

— Mon ami, commença-t-elle de sa voix mesurée, si Ben peut réellement...

Mais Daniel lui coupa la parole :

— Il t'a monté la tête à toi aussi ? Voici la première fois que nous ne sommes pas d'accord, et cela à la veille de nos noces d'argent. Je dois aller en Chine, j'irai en Chine. Vous êtes moins raisonnables tous les deux que Héva. Toi Ben, tu n'es qu'un rêveur. Tu te crois encore en 1875. Le monde a changé depuis. Tu répètes des histoires de nourrice avec tes pirates jaunes. Je gage que mon Wam-Poa est un bon petit Céleste, plus sage que toi et moi, bien élevé, poli, et ayant auto, téléphone, T. S. F. et secrétaire sténo-dactylographe. Au lieu de t'user les yeux sur tes écritures, tu devrais venir avec moi. Cela rafraîchirait tes idées et ton genre. Tu retardes de cinquante ans !

— Par exemple ! protestai-je.

Le 7 février 1919, le *Taciturne* sortit des bouches de l'Escaut. Une forte brise gonflait ses hautes et basses voiles. Déjà le disque incandescent du soleil s'éteignait dans une mer volcanique, chargée de vapeurs pourpres et où les écumes éclataient en gerbes, comme des fumées d'obus. Nous étions sur le môle et nous agitions nos mouchoirs. Tout à coup Héva jeta un grand cri. Ce cri terrible, déchirant, Daniel, posté sur la dunette, dut l'entendre. Mais rien ne pouvait plus arrêter la course de son navire qui fuyait vers les abîmes de l'océan sonore, pendant qu'autour des mâts éoliens et des vergues tendues les mouettes, filles du vent et de la neige, tournoyaient dans le ciel.

CHAPITRE VI

Quand Cécile se trouva de nouveau seule à Middelbourg elle constata que la paix de son existence était perdue. La présence de Héva troublait ses habitudes, la règle de la maison et même la quiétude de la petite ville endormie.

Cependant rien ne semblait changé à Middelbourg. La vie y continuait avec ses coutumes vieilles de plusieurs siècles. Les paysannes allaient toujours au marché, avec leurs lèvres rouges, leur colliers de corail et leurs sabots sculptés. Les servantes lavaient les trottoirs. Les hommes se promenaient gravement en tirant des flocons de fumée de leur pipe de Gouda.

Mais à présent il arrivait que les paysannes cessaient de rire lorsqu'elles passaient devant la maison du capitaine. Les servantes interrogeaient Neel sur la fille sauvage des Van Rijn.

Etait-elle romaine, réformée ou idolâtre? Neel répondait vaguement, Daniel ne s'était jamais clairement expliqué là-dessus.

— En tout cas elle dit ses prières.

Cécile redoutait presque de sortir avec Héva. Elle avait beau l'habiller modestement, la déguiser en zélandaise, on la remarquait trop. Des passantes, derrière elles, tournaient la tête et les examinaient avec une insistance gênante. Des voisins l'arrêtaient et lui posaient des questions saugrenues.

La tendresse de Cécile pour la petite n'en diminuait point. Bien au contraire. Mais souvent elle découvrait, dans cette âme, des sentiments, des idées, des abîmes sur lesquels elle osait à peine se pencher.

Pouvait-elle deviner ce que les yeux bridés de Héva, où luisait parfois comme une flamme d'or vert, avaient contemplé? Les maisons hollandaises de Batavia dont le pignon dentelé se découpe d'une façon étrange sur la végétation désordonnée des tropiques, les rivières langoureuses et leurs pirogues, nageant entre des îlots de lotus roses et de nénuphars géants, les rues grouillantes où circulent les Européens dans

des voitures tirées par des poneys de Timor, les Chinois sous leurs parasols bariolés, les Malais en turban bleu, en veste jaune ou vêtus uniquement du langouti primitif, sorte de ceinture nouée autour des reins.

Héva se souvenait des ragoûts de maman Mâta, le riz au kari, les salades de pousses de bambou.

Elle avait joué à l'ombre des cocotiers et des banyans chevelus. Quelquefois elle dansait à pieds nus, en ployant son buste frêle et en tordant ses mains, d'une manière si bizarre que Cécile s'écriait :

— Cesse, Héva ! Ce n'est pas convenable et tu me fais peur.

Il y avait d'autres jeux, tellement inquiétants que Neel disait :

— Pourvu, Madame, que ce ne soit pas comme avec le perroquet, le chat-tigre et le roi des Wa-Wous. Tous les cadeaux du capitaine tournent mal.

— Tais-toi, Neel. Tu ne vas pas comparer à des bêtes une créature douée de raison ?

— Non, certes, mais vous ne savez pas tout. Elle grimpe aux arbres et jette des

pierres après les oiseaux. Elle n'est qu'à moitié domptée, Madame, je vous assure.

Un soir, la servante entra toute émue chez sa maîtresse.

— Madame, venez vite...

Elle conduisit Cécile dans la chambre de Héva. La fillette dormait nue au pied de son lit, sur le parquet, sans couvertures et sans oreiller. Elle paraissait grande ainsi, et toute brune, avec ses longues jambes et ses cheveux ébouriffés.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Cécile.

— J'avais déjà remarqué que son lit n'est jamais défait, expliqua Neel à voix basse. Et parfois je l'entends rôder la nuit. Particulièrement quand il fait clair de lune. Je la verrais changée en chatte ou en lutin que je n'en serais pas autrement étonnée.

— Elle est peut-être somnambule.

— Que dites-vous, Madame?

— Mettez-la dans son lit, nous aviserons demain.

— Alors, Madame, aidez-moi s'il vous plaît. J'ose à peine la toucher. Ce ne sont

tout de même pas les manières d'un être baptisé.

Cécile vint me consulter et me raconta l'événement dans tous ses détails. Je la rassurai.

— Mais, c'est tout simple, Cécile. Héva n'a pas été élevée comme une petite zélandaise. Il faudrait la mener doucement, l'acclimater. C'est assez délicat, d'ailleurs. Physiquement, j'aurais peur de l'affaiblir, de la désarmer devant la vie. Moralement?... Jusqu'à quel point a-t-on le droit de s'emparer d'une âme et de la former à son gré? De la déformer, qui sait? Cela demande de la réflexion.

.
En vérité, Neel, tout autant que sa patronne, s'était fort attachée à Héva. De même que l'aventure tragique du chat-tigre et du roi des Wa-Wous, les espiègleries de la gamine lui procuraient de palpitants sujets de conversation. Du reste Héva était d'une gentillesse irrésistible, très câline et caressante. Pas boudeuse non plus et difficile à gronder. Car à la moindre

réprimande ses yeux s'emplissaient d'un tel désespoir qu'il fallait la consoler aussitôt.

Comme des enfants élevés seuls, elle inventait des jeux qui l'occupaient pendant des journées entières : la dame au marché, la dame en visite, monologues à deux voix dont la drôlerie faisait rire Cécile et sa bonne.

Pour recevoir la visiteuse imaginaire, Héva tombait à genoux, le front baissé. Lorsqu'elle se disputait avec une cliente difficile, elle se mettait soudainement à parler une langue inconnue. Du javanais, sans doute ?

Héva imitait à la perfection le cri des marchands ambulants de Middelbourg. Le marchand de moutarde et son tonnelet cerclé de suivre : « Mostaert ! mostaert ! » Le marchand de harengs à la daube : « Hollandsche pekelharing ! » La marchande de marée, jolie comme une princesse des eaux avec ses bras nus, son corsage brodé, ses bijoux et ses sabots rouges : « Schelvis ! Schelvis ! ». Et, au printemps, les vendeurs de fraises des bois, toutes parfumées dans les grands paniers plats recouverts d'un linge blanc : « Arrebée koop ! koop ! arrebée, éeh ! ».

Lorsqu'elle en avait l'occasion, Héva s'évadait par la petite porte du jardin, vers les prés humides où l'eau jaillit sous le pied fendu des vaches. L'air y était pur et doux. Les ailes des moulins à vent jonglaient avec les nuages en agitant leur quatre bras. On eût dit des dieux vivants adorés par des troupeaux de moutons. Dans l'herbe, des criquets bondissaient et des papillons couleur de beurre sortaient à l'improviste des buissons. Parfois, en levant la tête, Héva apercevait un couple de hérons, planant les ailes ouvertes et les pattes étendues.

Elle ne se croyait pas très loin de Batavia. Les chemins de la mer, où glissaient des voiles lourdes et des barques hautes comme des jonques, étaient proches. Et dans les hameaux voisins l'or et le cuivre abondaient comme chez les Dayaks de Bornéo. Partout il y avait des fossés et des marais, couverts ainsi que ceux de Tjiandjour, de feuilles et de roseaux. Tout vivait là-dedans : les libellules aux ailes de gaze bleue, les tétards frénétiques, les mouches d'argent et les insectes patineurs.

Héva avait des instincts de chasseresse.

Un jour elle captura une vingtaine de grenouilles et les mit toutes dans une des casseroles de Neel. Quand l'infortunée servante leva le couvercle, elle se crut transportée aux temps bibliques, au moment où les sept plaies frappaient l'Égypte. Pour quel crime caché la Zélande avait-elle mérité ce châtiment d'en haut? La jeunesse peut-être s'émancipait trop. Où bien ce n'était qu'un avertissement avant la kermesse de Middelbourg qui allait bientôt s'ouvrir? En attendant, les batraciens agiles bondissaient, faisaient flic-flac, et dégringolaient de l'évier, de la table et des chaises dans un grouillement affreux. Dix ans après la bonne en parlait encore comme d'une des plus terribles circonstances de sa vie.

Cependant on gagna sans trop de peine les grandes vacances. A l'école, où Héva allait depuis le départ de Daniel, elle se tenait relativement tranquille, bien que la maîtresse eût exprimé des craintes vives et montré une extrême répugnance à la recevoir. N'allait-elle pas troubler l'esprit de ses compagnes? Quel était son état civil? Quelle religion?

Questionnée sur le deuxième point, Héva avait répondu, au grand scandale de l'assistance, qu'elle connaissait beaucoup de bon-dieux, les divinités sudanaises, baliennes, hindoues, à gros ventre, à double face, triple tête, sans compter les cinq cent cinquante Bouddhas de Boro-Boedor et les Jésus de maman Mâta et de maman Cécile.

Dans la suite, Héva s'accoutuma à répondre et à agir comme il le fallait et nous pensions que, grâce à l'esprit d'imitation, elle serait bientôt pareille à toutes les petites écolières de Middelbourg.

CHAPITRE VII

Un événement insensé vint renverser nos espérances.

Jusque-là, pendant les kermesses, on n'avait jamais vu à Middelbourg que quelques boutiques où de belles Frisonnes, casquées d'or comme des guerrières antiques, confectionnaient des gaufres et des beignets. Cette année, — le diable s'en mêlait, assurait Neel — nous vîmes arriver un cirque ambulante, toute une caravane de Bohémiens avec des tentes et des roulottes.

L'apparition du cortège faillit révolutionner la ville la plus raisonnable de la terre. Le bourgmestre hésita à autoriser les représentations. Il ne s'y résigna qu'à condition que les hommes et les femmes fussent répartis en groupes séparés dans la salle et que tout serait terminé avant neuf heures du soir.

En dépit de ces précautions, la fièvre se répandit dans Middelbourg. Sur la Grand' Place on commentait les affiches. Des tigres rayés traversaient des barrières de feu, un éléphant jouait de l'orgue et un orang-outang, déguisé en amiral anglais, roulait à bicyclette. Pendant toute la semaine la consommation du tabac, de la bière et du genièvre augmenta dans des proportions inquiétantes. Il y eut des ivrognes sur les routes. Moi-même, je quittai l' « Ancre Perdue » pour assister au spectacle promis.

A vrai dire ce fut une déception. Le jour de l'ouverture du cirque tous les Middelbourgeois étaient rangés, selon l'ordonnance du maieur, par caste et par sexe autour de la piste. D'un côté, les bras roses, les châles d'indienne, les bonnets blancs des dames, de l'autre le cercle imposant des casquettes noires et des longues pipes couronnées de fumée légère.

Devant cette assistance rigide, attentive comme au prêche, les plaisanteries des clowns gelaient dans l'air. Les jongleurs cassaient des assiettes sans le faire exprès. Et la jument de l'obèse Juliana, l'unique

écuyère, ressemblait plutôt à une vache pie qu'à un fringant coursier du désert.

Sultan, le vénérable vieux tigre, né en captivité d'une mère savante et d'un père apprivoisé, réel enfant de la balle, ne mit aucun entrain à exécuter ses tours. Seul, l'éléphant Sambo joua l'air d'Orange-Nassau avec une certaine émotion.

Tout semblait terminé quand, au dernier jour de la fête, vers les onze heures du matin, une affreuse rumeur bouleversa Middelbourg.

— Les bêtes sont lâchées !

Accident, acte malveillant, farce ou coup de folie ? On ne connut jamais les origines de la catastrophe ni le détail précis des événements qui suivirent. D'après des témoins dignes de foi, le tigre Sultan apparut le premier au marché. Au milieu des montagnes de beurre frais et des parterres de choux et de carottes, juste au moment où le marché battait son plein. Il y eut une prodigieuse panique. Les bourgeoises, du coup, laissèrent choir leur dignité et leur cabas. Les paysannes éperdues se bousculaient, tombaient l'une par-dessus l'autre, les sabots en l'air. Les chevaux pointaient dans leurs brancards,

les chiens devenaient fous. Il y eut des bonnets arrachés et un nombre insensé de pipes cassées.

Loin de charger la multitude en fuite, Sultan parut effrayé du tumulte qu'il provoquait. Il alla se réfugier dans une pâtisserie où il dévora, en un clin d'œil, une invraisemblable quantité de gâteaux à la crème et de babas au rhum.

Vers le même instant de la journée, le barbier Van Maenen, l'unique bavard de Middelbourg, faisait patienter ses clients en leur racontant des balivernes. Il était au meilleur endroit de sa harangue, lorsqu'un inconnu poussa la porte et jeta un regard vif à l'intérieur du salon de coiffure. Van Maenen dit sans hésiter :

— Entrez, Monsieur l'officier. C'est à vous tout de suite. Ce ne sont que des barbes.

Mais la voix alarmée de Madame Van Maenen, trônant derrière la caisse, lui coupa la parole.

— Ciel ! c'est l'orang-outang du cirque !
Dans une cascade de brosses, de vapori-

sateurs et d'appareils antiseptiques, l'assistance se rua au dehors en passant sur le ventre de l'intrus. Plus tard, Van Maenen s'en fit un titre de gloire.

— J'avais mon rasoir sur la carotide d'une pratique, disait-il. Et pas une entaille.

Mais les plus grands dégâts furent commis par Sambo, l'éléphant.

Sambo, après avoir dévasté la librairie, le bazar et le café du Dauphin, où il logea tous les consommateurs sous le billard, se dirigea au trot vers le quai aux fromages.

Les fromages rouges, bien ronds et bien cuits, s'y entassaient par centaines en pyramides, comme des boulets de canon sur les terre-pleins d'une forteresse. Sambo, travaillé peut-être par de lointains souvenirs de guerre, se mit à lancer ces projectiles comestibles sur la ville.

Middelbourg connut les affres d'un bombardement. Les fromages éclataient comme des grenades, dans une gerbe d'éclats jaunes. Frappées de plein fouet, les cheminées dégringolaient du haut des toits. Il pleuvait

des vitres cassées. Il grêlait des tuiles et des réverbères. Un fromage s'incrusta dans une muraille. Longtemps après on le montrait encore, comme une de ces bombes égarées qui, dans certaines localités, témoignent d'un passé belliqueux et d'un siège cruel stoïquement subi.

Or, pendant que ce désastre s'accomplissait, Héva revenait de l'école. Elle n'avait pas voulu écouter les cris de sa maîtresse ni de ses compagnes. Personne ne sut, en vérité, comment elle traversa la ville. Mais la chronique middelbourgeoise affirme qu'elle ordonna aux bêtes de rentrer dans leur cage et que les bêtes lui obéirent !

Elle avait dit au tigre :

— Viens, vaurien rayé, avec ta cousine.

Elle avait dit à l'orang-outang :

— Viens, mon frère, arrewéh ! éh !

Elle avait dit à l'éléphant :

— Mon oncle Sambo, c'est assez. Il faut aller manger du foin.

Et l'éléphant s'était mis à genoux, l'avait placée sur son dos, et, tous ensemble, la fille

sauvage et les fauves avaient réintégré la ménagerie.

Le directeur du cirque protesta contre cette fable. Les bêtes étaient revenues d'elles-mêmes. C'étaient d'inoffensifs animaux domestiques. Il ignorait qui avait ouvert les cages. Si la population était restée calme, il n'y aurait pas eu de dégâts. Le moindre bouvier aurait pu ramener au bercail le troupeau égaré.

Mais le bourgmestre, furieux pour la première fois de sa vie, ne voulut pas admettre ces explications. Il ordonna au directeur de plier bagage et de s'aller faire pendre ailleurs.

— Sachez Monsieur, dit-il, que nous ne voulons pas sévir pour ne pas obliger la justice à fonctionner. Il y a cent ans qu'elle chôme en Zélande et nous nous en trouvons bien. Dieu sait ce qui en adviendrait si l'on remettait son appareil en marche. Sans oublier que ce serait détruire une des plus intéressantes curiosités de notre commune. Allez et ne remettez jamais les pieds ici.

Le cirque parti, l'hostilité de la population tomba sur Cécile et l'innocente Héva.

Les racontars s'amplifiaient. La présence de cet enfant étrange n'était plus tolérable. N'était-elle pas un peu sorcière ? Des sorcières on en avait brûlé à Middelbourg, jadis, au temps du duc d'Albe et de don Luis de Requessens. Depuis qu'elle était là, tout allait mal dans la ville.

Le mécontentement et les médisances prirent de telles proportions que Cécile vint me trouver, toute éplorée.

— Il faut changer d'air, lui dis-je. Venez passer les vacances chez moi. Au retour on n'y pensera plus.

— Quitter ma maison ! gémit Cécile.

— Pour quelques semaines. D'ailleurs, si tu t'ennuies, je garderai Héva à moi seul.

C'est ainsi qu'une semaine plus tard, nous regardions, Cécile et moi, assis sur la petite plage de Flessingue, Héva se baigner dans l'Escaut. Ses cheveux étincelaient au soleil. A notre droite, la mer déroulait ses vagues paresseuses avec un bruit de soie déchirée. Féline et souple, dans son maillot humide, la gamine se cambrait sur l'écran lumineux du ciel.

— Comme elle a grandi, remarqua Cécile. C'est incroyable. Vois Ben, ce sera bientôt une femme. Quand Daniel reviendra, il ne la reconnaîtra plus.

— Non, répondis-je, il ne la reconnaîtra plus. Cela n'a l'air de rien, ce que tu dis là, Cécile, et c'est terrible.

CHAPITRE VIII

Un matin pendant que Cécile et Héva étaient sorties, je vis entrer chez moi Harvens, le second du *Taciturne*. On était au début d'octobre, sept mois après le départ de Daniel. Dans les traits altérés du visiteur il y avait quelque chose qui ne pouvait me tromper. Je dis sans hésiter :

— Vous, vous m'apportez de mauvaises nouvelles. Allez-y tout droit. Je ne suis plus un enfant.

Harvens fixa sur moi ses yeux gris.

— Je n'ai pas l'habitude de mentir. Mauvaises, en effet, absolument mauvaises. Il ne faut plus espérer.

Je ne bronchai point. Je me mis seulement debout, la tête en arrière, comme je faisais jadis, quand j'entendais siffler les flèches des sauvages de Bornéo. Et je commandai :

— Continuez...

Mais, malgré mon attitude, Harvens n'osa achever. Alors je répétai encore une fois, sur un ton plus doux :

— Continuez, je vous en prie.

Tout à coup Harvens devint loquace.

— Continuer, grommela-t-il, continuer?... Mais je n'ai même pas commencé. Je reviens de Macao, par les voies les plus rapides. Cela s'est passé là-bas. Le *Taciturne*... attendez, ce n'est pas facile à expliquer. A Hong-Kong, nous avons trouvé le pilote de Wam-Poa. A mi-chemin de Canton, il nous a mené dans un banc de jonques.

— Des pirates ?

— Des pirates ? où voyez-vous des pirates, Monsieur Ben ? Des jonques. Vous êtes étonnant avec vos pirates. Votre frère m'a dit que vous avez navigué. Ces jonques, c'est la Chine. Hautes comme des montagnes et un œil peint à l'avant pour diriger la marche. Elles voyagent comme elles peuvent. Toujours vent arrière, attendant six mois une mousson pour descendre et six mois l'autre pour remonter. A l'extérieur, des bandelettes d'or, de la musique, des lanternes, des fusées, à

l'intérieur, une prodigieuse pourriture. On se demande qu'est-ce qu'il va en sortir : la peste, le choléra ou une armée de diables jaunes ? Alors, vous voyez notre situation. Entourés de toutes parts, nous restâmes huit jours parmi eux. J'ai une fois été pris dans les glaces de la mer Blanche. J'étais plus à mon aise. Les jonques étaient bondées de coolies qui, travaillant la nuit, clandestinement, nous débarrassèrent de notre cargaison. Besogne bien faite, je dois le reconnaître. Positivement, oui, bien faite. Dès que nous fûmes délivrés, Van Rijn mit le cap sur Canton. Nous étions fin juin. A Canton nous passâmes une semaine en compagnie de Wam-Poa, ce Chinois du diable. Un original, avec ça, qui habite une maison construite sur pilotis, avec des étangs pleins de poissons rouges et un jardin où les arbres sont taillés en forme de tigres, de dragons et de chameaux. Il n'y a qu'un Chinois pour avoir ces idées-là ! Je ne sais trop ce que Daniel et Wam-Poa ont comploté ensemble. Est-ce que je m'y entends à leurs histoires ? Au retour le capitaine m'a dit :

— Ça va. Harvens, nous allons embarquer

du « coolie ». Il y aura du bénéfice pour tout le monde.

— Embarquer du coolie?

— Je n'étais pas là, n'est-ce pas, pour le contrarier. Avec votre permission, je continue. Embarquer des coolies ! La plus sale cargaison du monde. Cela s'entasse dans les cales comme des anchois dans un petit pot. Ils sont cinq, six cents qui se grattent, grouillent, se contorsionnent, jouent, fument de l'opium, se passent des lèpres sans nom et meurent sans qu'on ait même l'occasion de s'en apercevoir. On se demande : Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Des émigrants inoffensifs ou des bandits qui n'attendent qu'un signal pour tomber sur l'équipage ?

« Pourtant nous passâmes sans encombre les îles de Pantung et de Lantao, à hauteur desquelles maint vaisseau européen a été brûlé et pillé. Nous arrivâmes à Macao. Avez-vous une idée de Macao ? C'est ce qu'il y a de plus insensé dans le continent le plus extravagant du monde. Une ville noire, biscornue, des rues perpendiculaires, échelles de granit, des chapelles antiques, des maisons

barricadées à l'espagnole, le tout peuplé d'une invraisemblable race de Portugais croisés de Malais, d'Indiens, de Célestes et de nègres. On n'y sait plus quelle est la vraie couleur de l'homme ni du bon Dieu. Si c'était possible, un matelot ne devrait jamais descendre à terre. »

Harvens prenait par le plus long. Il cherchait visiblement à gagner du temps. Je le laissais aller, redoutant moi-même la fin du récit qu'il avait annoncée si déplorable. D'ailleurs, c'était sa manière, son style. Jamais il ne discourait autrement.

— A Macao, continua Harvens, est le « barracon ». Vous ne savez pas ce que c'est qu'un barracon ?

— Un barracon ?

— L'entrepôt pour l'émigration. Etablissement modèle tenu par un moricaud. Jadis j'ai vu des nègres traités en bétail par les blancs. Ici un nègre vendait des jaunes. Belle revanche, n'est-ce pas ? Car cette émigration des coolies, volontaire sur le papier, est en réalité forcée et bel et bien de l'esclavage. Je dois ajouter que, nous autres marins, nous n'avions pas à nous mêler de

cela. Le transport seul nous regardait. Van Rijn avait jugé l'entreprise excellente. D'ailleurs, les Chinois s'arrangent de tout, partout. On cite l'exemple de coolies revenus millionnaires, ou dans un cercueil d'ébène et d'or, autre façon de réussir. On parle moins de ceux que le sort désigne pour les plantations de Cuba ou les puits de guano du Pérou. La boutique de notre marchand d'hommes était avenante : terrasses fleuries, jardins en miniatures, peintures ingénieuses représentant les délices de la traversée et des pays neufs. Devant un pareil décor, comment s'inquiéter des misérables en partance, entassés dans des hangars sordides, infestés de vermine ? Et il paraît qu'on les attire là-dedans de cent manières différentes. D'abord il y a les prisonniers de guerre — on se bat toujours quelque part en Chine, — ensuite, ceux qui s'engagent pour payer leurs dettes. Et enfin les joueurs. C'est une combinaison. Macao est le Monaco de l'Extrême-Orient. Wam-Poa y possède des maisons de jeu. On y amorce le client à l'aide d'une réclame ingénieuse et en lui payant le voyage à crédit. La dernière sapèque perdue, il n'y a plus,

pour lui, que d'aller chez le recruteur. Bref, moitié par force, moitié par ruse, à chaque saison le contingent des émigrants est au complet. Mais, comme je l'ai déjà dit, tout cela ne nous regardait pas. Cela regarde le procurador portugais qui vérifie les contrats et interroge les engagés.

« Étaient-ils décidés à partir ? Ils étaient toujours libres de renoncer. Mais lequel oserait s'exposer aux vengeances effroyables du maître du « barracon », de Wam-Poa et des mandarins achetés par lui ? Ah ! c'est compliqué la Chine ! »

Et son explication, donc ! J'avais fait servir des liqueurs, offert un cigare. La langue de Harvens s'empâtait. Il dodelinait de la tête comme un ivrogne et s'écoutait parler. Il n'y avait qu'une question à poser pour arrêter ce lourd verbiage. Je ne la posai point. A quoi bon ? Rien ne pouvait plus être changé à la destinée accomplie.

— Nous quittâmes Macao, continua le second à voix plus basse. Macao, un beau matin, avec six cents esclaves dans nos fonds de cale. Six cents esclaves à demi libres,

que nous ne pouvions river à leur couche, comme cela se pratiquait au bon temps pour les jeunes gens pris sur la Côte d'Ivoire. Il y avait de quoi réfléchir. Sans penser au typhus, au choléra et autres gentilleses qui agrémentent d'ordinaire ce genre de traversées, nous n'étions qu'une vingtaine de blancs pour maintenir ce demi millier de jaunes sous le joug. En quittant le port, ils jetèrent une clameur si furieuse, si désespérée que nous nous attendîmes à une révolte pour la première nuit.

« Daniel n'était pas un méchant garçon. N'est-ce pas ? Mais en mer, il ne s'agit pas toujours d'être sensible. Le salut commun avant tout. Ainsi le capitaine nous ordonna de fermer les issues et de semer de gros clous sur le pont afin d'empêcher les coolies d'y venir danser pieds nus.

» Puis il fit prendre des otages, un coolie sur vingt, que nous attachâmes dans les vergues et dans les barres de perroquet. Je n'ai jamais vu un navire pavoisé de cette manière. J'ai pourtant vu pas mal de choses. A hauteur du cap Horn, il m'est arrivé de naviguer sur le flanc pendant six jours avec

la pomme de nos mâts dans l'eau. Au milieu du Pacifique, j'ai été pris dans un calme plat qui a duré trois semaines. Une mer sans une ride, un ciel de plomb. Les matelots devenaient fous. Tout cela n'était rien comparé à notre voilier, filant au grand largue, avec de la chair crucifiée plein ses cordages. Les Chinois torturés ne criaient pas. Ils avaient tous la face levée et impassible. Un grand soleil rouge incendiait les nuages et les vagues. »

Harvens s'arrêta de nouveau. Il ralluma son cigare éteint.

— Allons, il faut en finir, murmura-t-il. Vous avez deviné, n'est-ce pas? En dépit de toutes nos précautions, les coolies rompirent les écoutilles et s'emparèrent du *Taciturne*. Ils écorchèrent le lieutenant Bender tout vif. Ils suspendirent sa peau au beaupré. Dix hommes furent assassinés sous mes yeux. Assassinés lentement, découpés en petits morceaux : un travail de bourreaux artistes. J'échappai par miracle, quoique je fusse aux trois quarts assommé. Nous étions encore en vue de l'archipel qui relie Hong-Kong à Macao. Je m'en suis tiré à la nage, je ne sais trop comment.

— Et Daniel? demandai-je. Vous ne voulez pas me dire ce qu'ils ont fait de Daniel? L'ont-ils tué aussi?

— Oui, répondit Harvens, ils l'ont tué. Il faut bien que je vous le dise, puisque c'est ainsi.

CHAPITRE IX

Après le départ de Harvens, je m'assis dans un fauteuil, avec le restant de la bouteille de liqueur devant moi. Je repris un cigare que j'allumai béatement.

C'est idiot, pensai-je. Certes, j'aimais Daniel. Mais pleure-t-on encore à mon âge ? Quand on a perdu tant de choses et que l'on a tant vu mourir ? Ce qui m'agaçait, c'était qu'un malentendu, un malentendu ridicule seul, avait permis que cette horreur pût s'accomplir. Je m'en accusais. J'aurais dû être plus patient, plus éloquent. Daniel aurait cédé.

Lorsque Cécile et Héva rentrèrent, elles ne remarquèrent rien de ce qui me tourmentait. Au contraire, Cécile me dit :

— Qu'as-tu, Ben, tu as l'air joyeux, as-tu reçu de bonnes nouvelles ?

— Quelles bonnes nouvelles veux-tu que je reçoive, Cécile ? En vérité, je suis agité, je crois que j'ai un peu la fièvre.

— Il est donc venu quelqu'un ? demanda Cécile en remarquant les verres sur la table.

— Un vieil ami, quelqu'un que tu ne connais pas..., pas encore.

— Ces verres ne devraient plus être là. Ta bonne, Grietje, est dévouée, mais pas trop adroite ni méticuleuse. Neel...

La conversation, qui menaçait de devenir dangereuse, se détourna sur les mérites respectifs de Grietje et de Neel.

— Cette Grietje est noire comme une Bohémienne, dit Cécile, et romaine. D'où vient-elle ?

— De l'autre côté de l'eau. Son père habite une vieille péniche échouée sur l'estran. C'est un homme qui a eu du malheur.

— Quel malheur ?

— Son bateau a sombré...

Je m'arrêtai, le cœur brusquement serré par une terrible angoisse. Je prononçais à haute voix des mots qu'il fallait taire devant

Cécile et Héva. Et Cécile et Héva m'écoutaient intéressées et souriantes.

— La bateau a sombré?

— Mais oui, est-ce que je sais? Comme cela arrive sur le fleuve. Je crois, Cécile, qu'il est l'heure de dîner.

Grietje, peu après, nous servit le potage. Sous la suspension de la salle à manger, mon visage était en pleine lumière. Héva m'épiait.

— Oh ! maman Cécile, s'écria-t-elle tout à coup, regarde l'oncle Ben, il pleure !

Cécile leva la tête étonnée :

— Eh bien, Ben?

Alors, un brusque hoquet serra ma gorge. Je dus me retourner pour cacher ma figure. Cette crise, très aiguë, ne dura qu'une seconde. C'était un sanglot sans larmes. Comment l'expliquer?

— Je suis nerveux, balbutiai-je. C'est singulier. Ne trouvez-vous pas ce potage trop poivré? J'aurai avalé de travers.

Pitoyables excuses. Cécile fit semblant de les accepter et ne m'interrogea pas plus loin.

Elle conduisit tôt Héva dans sa chambre. De nouveau seul je retombai dans mes réflexions amères. Je n'entendis pas rentrer

Cécile. Elle s'approcha de moi et posa sa main sur mon épaule :

— Qu'y a-t-il, Ben ?

— Mais rien, Cécile. Je suis un peu souffrant, voilà tout.

— Non, il y a autre chose. Maintenant je me rends compte. On me regarde drôlement en ville depuis quelque temps. Hier j'ai rencontré Havelaer. Il m'a évitée. Il y a des nouvelles du *Taciturne*, et ces nouvelles ?...

— Cécile, je t'assure...

— Héva a raison, dit Cécile, tu pleures. Ton front, tes yeux, ta bouche, tout pleure. Pourquoi ? Que me caches-tu ?

— Cécile, il vaudrait peut-être mieux parler de cela demain.

— Demain rendra-t-il le malheur moins grand ? Devant quoi hésites-tu de la sorte ? Ben, je vais croire que Daniel ne reviendra plus. Voilà, le plus dur est fait. Tu peux parler maintenant.

— Cécile, il n'y a plus rien à ajouter. Harvens est à Flessingue. C'est le seul survivant de l'équipage du *Taciturne*.

— C'est bien, dit Cécile. Je retourne à

Middelbourg. Je supporterai tout, mais je ne veux plus voir la mer. Je la déteste et je l'ai toujours détestée.

Et, sans plus ajouter un mot. Cécile alla s'enfermer dans sa chambre, me laissant seul en proie aux plus cruelles pensées.

CHAPITRE IX

L'impassibilité de Cécile m'épouvantait. Existait-il une Cécile que je ne connaissais pas ? Une Cécile dont le cœur s'était desséché à force de vivre dans la solitude ?

A Middelbourg, tout était rentré dans l'ordre habituel. Le canari chantait dans sa cage, ornée de glaces et de pompons, la pendule du salon mesurait les heures, Neel frottait ses cuivres et les carreaux blancs et noirs de sa cuisine. Seuls, les vêtements de deuil de Cécile et de Héva annonçaient qu'un habitant de la tranquille demeure était parti pour n'y plus jamais revenir.

Moi, je ne pouvais me résigner à cette brutale disparition. Daniel ! je l'avais vu naître, dormir dans son berceau, tout petit et tout rouge, l'air déjà violent et têtu. Quel diable !

A cinq ans, il connaissait l'histoire des

capitaines hardis et des corsaires. Comme Robinson il rêvait de s'enfuir vers les îles et les terres inconnues. Quand j'y pensais, il me venait un remords. C'était moi qui l'exaltais sans cesse avec mes récits et mes lectures. Je lui gréais des petits bateaux. Nous construisions des ranchs de cow-boys au fond de notre jardin. Pauvre enfant ! Il jouait à ces jeux pour me plaire.

Je lui apprenais à tirer de l'arc, à jeter le lasso, à suivre un ennemi sur la piste de guerre. Nous possédions une boussole, des cartes, une longue-vue. Parfois, je l'entraînais jusqu'à Flessingue. Pour traverser les terrains encombrés du port, entre les caisses, les barils, les ancres délaissées, je le mettais sur mes épaules. Nous eussions voulu habiter dans le phare ou sur un des bancs de sables de l'Escaut que le reflux laissait à découvert. Un jour nous faillîmes nous cacher dans la cale d'un navire en partance.

Ces souvenirs me tourmentaient avec la ténacité d'une idée fixe. Sans répit, je parcourais les étapes de cette existence que j'avais vu commencer et qui, loin de moi,

s'était achevée. Je partais du berceau où Daniel dormait tout rouge de colère, pour aboutir au *Taciturne*, où il devait si cruellement périr.

Je revoyais mon frère dans ses vêtements de deuil, à la mort de notre mère. Je le revoyais à l'école où il se faisait gronder. Dans son costume de mousse. Dieu ! qu'il était petit et courageux, avec ses mains crevassées par les engelures. Puis en jeune officier...

Le jour de son mariage, Cécile et lui avaient l'air si content. Comme il avait le caractère singulier, un peu malicieux ; il taquinait Cécile avec ses cadeaux extravagants.

Une fois, nous allâmes ensemble de Batavia à Singapour. J'avais le mal de mer. Des vagues balayaient le pont. Nous étions seuls sur la dunette, appuyés l'un contre l'autre. Il m'avait jeté son ciré sur l'épaule et il m'encourageait. Il était alors bien plus jeune, plus vivant et plus joyeux que moi.

De tout cela, il ne restait que ces pâles images de ma mémoire. Rien que je pusse serrer entre mes bras. Cette vie dont la mienne était amputée, cette vie qui avait été

et n'était plus, je pouvais l'enfermer dans un instant de rêverie. Dans un fugitif instant, cette vraie vie, remplie de douleurs, de désirs, de regrets et d'amour, et dont il restait moins qu'une poignée de cendres que j'aurais pu tenir dans ma main.

.
Cela me semblait à certains moments si absurde que, contre toute évidence, je me mettais à espérer.

Harvens avait-il bien vu ? Daniel peut-être avait pu se sauver comme lui. Combien de matelots et d'aventureux capitaines sont revenus à l'improviste après des années d'absence ? Peut-on croire à la mort de ceux dont on n'a pas vu le visage pâli et fermé pour toujours ?

Je retournai à Rotterdam, près de Sam Schiff. Puisque le bonhomme, avec son globe terrestre mystérieusement marqué, prétendait posséder tous les secrets du monde, peut-être m'apprendrait-il sur cette affaire ténébreuse des choses que j'ignorais. Ne m'avait-il pas promis de protéger Daniel ? Il ne me paraissait pas impossible, dans notre époque troublée, qu'un petit juif fût

à la tête de quelque puissance occulte, dominant les spéculations et les vastes intrigues des continents rivaux.

Schiff me reçut avec un visage affligé.

— Nous ne pouvions prévoir cela, s'écria-t-il, avant que j'eusse exposé l'objet de ma visite. Quel démon a inspiré à Daniel cette idée d'aller introduire des jaunes en Amérique? Wam-Poa joue-t-il double jeu? Ou Daniel voulait-il doubler son butin? Sur ma vie, sa première affaire n'était pas mauvaise. Nous avons intérêt au triomphe du parti chinois. Est-ce clair? Daniel a très bien évité les Anglais et les Yankees. Ah ! il aurait dû revenir dare-dare. Ce Macao est un enfer, une géhenne ! Toutes les villes où l'on joue. L'or gagné au jeu est le plus immonde. Et Dieu sait pourtant si j'aime l'or. Qu'allez-vous faire maintenant?...

— Que puis-je faire? J'aiderai à élever la petite. Je lui laisserai tout ce que je possède. Je vous rapporte naturellement votre argent. Je n'en ai plus besoin.

— Je le prendrai ou je ne le prendrai pas, selon votre désir, Ben Van Rijn. Réfléchissez à ce que je vais vous dire. Je vous dois tout,

car je vous dois la vie. Ces quelques florins, ce n'est rien pour moi. Je suis aussi riche qu'on peut l'être. Mais cela vous gêne de recevoir ce prêt de ma main. Pourquoi? Parce que j'appartiens à une race maudite. Vous ne voulez pas de l'amitié d'un juif. Cela n'est-il pas étonnant, que ces fureurs lointaines nous possèdent encore? Un juif? Et le juif a tellement souffert de cela — pas moi, mes frères — qu'il est en train de se venger et de vous asservir à son tour. Mais il s'agit de doter cette fille. Prenez garde, elle aussi n'est pas de votre race, de la race de votre peuple. Jamais elle ne sera chez elle, dans cette froide terre du Nord. Que deviendra-t-elle quand vous ne serez plus là? Il faut la doter richement. Et c'est tout. Daniel, sans le savoir, a perdu la vie pour notre cause. Pour l'enfant, laissez-moi vous aider. Allez jusqu'au bout de votre charité. Ne suis-je pas un homme?

Je regardai Sam Schiff en face. Il avait en ce moment un masque presque pathétique, et une singulière flamme de génie illuminait ses yeux. Je lui pris la main.

— Vous avez raison, lui dis-je. Tout

cela c'est du mauvais orgueil, du préjugé, de la folie. Je m'incline et je vous remercie. Je ne suis plus assez fort. Aidez-moi si vous voulez bien.

Vers la Noël je reçus la visite de Neel. Je crus qu'elle venait m'inviter à la fête. Au dehors, la neige couvrait les toits des maisons, les champs et les digues. L'Escaut charriait des banquises. Les bateaux immobilisés dans la glace dormaient sous leurs voiles gelées.

— Te voilà, Neel, as-tu rôti une dinde, acheté un beau sapin vert ?

— Il s'agit bien de cela, Monsieur Ben. Il faut me suivre à Middelbourg. Madame n'est pas en bonne santé et vous demande.

— Comment, Neel ? La dernière fois que j'ai vu Cécile, elle se portait à merveille.

— Monsieur Ben, vous n'avez pas bien vu. Je la connais, n'est-ce pas ? Madame est une personne comme ça, qui ne crie pas, qui ne pleure pas, qui ne se plaint pas. Elle est trop polie. Elle a peur de gêner. Elle garde tout pour elle, et c'est très mauvais, le chagrin vous reste dans le cœur et vous ronge. Elle n'en peut plus.

Je pris mon manteau, mon bâton et je suivis Neel.

Je trouvai Cécile couchée. Dès que je l'aperçus, je fus rassuré. Neel s'était émue pour rien. Soutenue par une pile d'oreillers, Cécile se tenait droite dans son lit. Elle riait et ne paraissait même pas souffrante.

— En voilà une idée d'effrayer les gens, protestai-je. Est-ce ainsi que nous allons passer le réveillon ?

— Ben, dit Cécile, s'il m'arrivait quelque chose que ferais-tu ?

— Voyons, Cécile...

— Tu devras adopter Héva. Promets-le moi. Je partirai tranquille.

— Eh ! il n'est pas question de partir.

— Quand je serai morte...

— Mais, Cécile.

— Quand je serai morte, tu feras planter une croix de pierre sur ma tombe. Rien qu'une croix, sur laquelle on gravera le nom de Daniel à côté du mien. Ce n'est rien prendre à l'autre, n'est-ce pas ? Oh ! je n'ai aucune mauvaise pensée. Je serai seule, là-bas, comme j'étais seule dans ma maison. Je suis habituée...

— Cécile, je ne sais vraiment pas pourquoi tu me parles ainsi.

Mais, toujours souriante, Cécile s'entêtait.

— Quant à l'enfant, c'est une charge, Ben. Une âme à sauver. Cela n'est pas simple, sois prudent.

Le médecin me rassura.

— Elle n'a rien, c'est imaginaire. Cela ne valait pas la peine de me déranger.

Neel continuait de se lamenter et de gémir. Je la réprimandai :

— Neel, Neel, vous n'êtes pas raisonnable. Le docteur affirme qu'il n'y a pas le moindre danger.

Neel secoua la tête. Des larmes chaudes brûlaient son visage.

— Ce n'est pas une maladie pour les docteurs, Monsieur Ben ! Je suis comme les bêtes, je sens venir les choses. N'avez-vous rien remarqué ? Madame a complètement changé depuis hier.

— Elle a très bonne mine.

— O mon âme ! gémit Neel. Non, pas bonne mine. Madame se « fait belle » pour nous quitter. Croyez-moi, Monsieur Ben. Il est temps d'avertir le curé.

Ne sachant que penser, je restai à Middelbourg jusqu'à la fin de la semaine. Mon vieux Middelbourg..., les ans n'avaient rien changé à ses vénérables usages. Les voitures des maraîchers continuaient de rouler sous les fenêtres de Cécile, avec le gai tintement de cruches des cuivre entrechoquées et le rire frais des paysannes aux joues roses et aux bras nus pincés par la bise. Aux heures accoutumées, le bruit des seaux sur les trottoirs, les sabots alertes des servantes, la promenade au marché, le retour des hommes, le couvre-feu sonné par le carillon de l'hôtel de ville : voix et images de ma jeunesse entendues et vues par un vieillard.

Héva apeurée s'accrochait à moi.

Elle demandait :

— Alors, maman Cécile va m'abandonner aussi ? C'est triste, toutes mes mamans s'en vont.

La veille du jour de l'an je passai seul la soirée. Cécile n'allait ni mieux ni plus mal. Elle s'obstinait à vouloir quitter ce monde et ses chagrins.

La chambre où je me trouvais était pleine de souvenirs, des objets rapportés par Daniel,

par moi, d'autres ayant appartenu à nos parents. Parmi ces derniers, il y en avait que ma mère avait touchés de ses mains prudentes. Elle, elle était morte depuis longtemps. Depuis si longtemps que la trace de son tombeau n'existait même plus.

Je découvris un album de photographies. J'en tournai les pages épaisses, dorées sur tranches. Quelle funèbre lecture ! Sur les cartes jaunies, à demi effacées, rien que des figures pâles de trépassés. Voici l'oncle Hans, un vieux brave qui s'était battu contre les Brabançons révoltés. Il avait été enfermé dans la citadelle d'Anvers et avait vu sauter la frégate de Van Speyke. Tante Ida paraissait toute fière dans sa robe de soie à larges manches. Elle dormait du côté de Vère. Un couple, maintenant, Wannes et Kaatje. Kaatje était noire et basanée, une beauté de Séville déguisée par caprice en paysanne zélandaise. Wannes portait des boucles d'argent à ses oreilles. Je me souvenais de leur roman d'amour qui avait émerveillé mon enfance.

Elle était la fille d'un riche meunier. Il était pauvre. Il l'enleva un jour d'hiver et

ils s'enfuirent sur leurs patins jusqu'à Dordrecht. Disparus aussi. Puis Daniel en aspirant, mon père, ma mère avec son bouquet de mariée ; un camarade de régiment tué à Sumatra. D'autres et d'autres encore qui tous étaient venus pour s'en aller. Que plus personne ne connaissait. Auxquels nul ne pensait plus. Qui avaient vécu pour mourir. Cécile voulait me confier une belle tâche. Elever un enfant. Que lui enseigner ? Que lui apprendre ? Que tout est vain ? Car à quoi bon être sage, être fou, économe ou prodigue, prudent ou téméraire, instruit ou ignorant, riche ou misérable, conduire sa barque ou la laisser aller à la dérive, puisque tôt ou tard il faut sombrer dans le néant ?

Neel vint m'appeler.

— Monsieur Ben, Madame a quelque chose à vous dire.

Une lampe voilée éclairait la chambre de Cécile. Sur la cheminée le doux Jésus de plâtre avait repris sa place, avec sa tunique bleue, ses mains blessées et son cœur sanglant et tout brûlant d'amour. Cécile n'était plus reconnaissable. Dans



Le lit blanc reposait, non pas une vieille femme, mais une jeune inconnue : la fiancée des contes qui attend son époux pendant cent ans.

— Ben, dit Cécile, j'ai manqué de courage. Je t'ai donné un mauvais exemple et je t'en demande pardon. « Le désespoir est un péché. »

Le lendemain, à l'aube, Neel vint frapper ma porte.

— C'est fini, Monsieur Ben. Faites le nécessaire. Moi, je vais allumer les cierges et préparer le linceul.

CHAPITRE XI

Ainsi mourut Cécile.

Après son enterrement, la neige tomba pendant plusieurs jours sur la Zélande. Par la fenêtre, Héva rêveuse contemplait la chute lente et continue des flocons blancs. Neel, à travers ses larmes, ne put s'empêcher de lui dire :

— Ce sont les anges du bon dieu qui secouent leurs édredons et laissent voler les plumes.

— Ils finiront par nous étouffer, ripostait Héva.

J'observais l'enfant à la dérobee. Pendant toutes ces cruelles heures, elle n'avait pas versé une larme. Comme elle était lointaine et mystérieuse, avec son visage d'or et son regard obscur ! Quelle énigme cachaient ses longs yeux bridés ? Elle ne pensait à rien peut-être, à moins qu'elle ne se souvint des

enchantelements de son île natale. Pour elle, quel contraste, cette terre blanche et glacée, cette étendue d'eaux mornes, sous les brumes d'un ciel toujours gris.

Là-bas, dans les parages de Tjiandjour, les « dessa's » ou hameaux se dissimulent sous un dôme de végétations fiévreuses. Un « dessa », un vaste nid caché sous les branches vertes, les lianes désordonnées et les bambous jaunes. On y pénètre par une entrée secrète. Sous leur toit pointu, couvert des larges feuilles du « alang-alang », chaque hutte abrite une famille de laboureurs. Le père qui porte sa légère charrue de bois. Les enfants nus, au ventre reluisant, et la mère, petite femme étrange dans son sarrong en batik.

Sans doute Mâta, la maman sauvage de Héva, comme les autres, chauffait son foyer avec des noix de coco, cuisait son riz dans un panier tressé et, de temps à autre, roulait dans une feuille de sirih, le gambir et la noix de betel : bonne friandise !

Le jardin était plein d'oiseaux et d'écureuils voleurs. Elle empruntait de l'argent ou payait l'impôt au « loerah » du village,

un peu doyen, un peu percepteur des contributions et usurier davantage.

Héva avec les enfants du « dessa » avait suivi les buffles aux champs, porté des offrandes aux dieux des fontaines et à la déesse du riz. Elle possédait une bique blanche. Où avait-elle appris à danser si étrangement, les paumes des mains retournées en dehors, les doigts recourbés en arrière ?

— Une âme à sauver, avait dit Cécile.

Une âme ? Avait-elle une âme ? Une âme plus vieille peut-être que les temples ensevelis de Madjawarna ?

.....
La neige monta si haut dans les rues qu'il fallut creuser des tranchées pour aller d'une maison à l'autre. Tout était arrêté. Les bateaux, pris dans les glaces, les ailes des moulins, les trams à vapeur. Cependant, j'avais hâte de regagner l' « Ancre Perdue ».

Neel me conseilla d'entreprendre le trajet dans le traîneau de son frère Wannes. Il avait été convenu que nous garderions la maison de Daniel et que, en attendant les événements, Neel demeurerait à Middelbourg.

Le jour du départ, le temps s'était amélioré. Il ne neigeait plus. Le ciel clair et froid était transparent et sonore comme du cristal. Je serrais Héva dans mes bras, bien entortillée dans une peau de mouton. Dès que nous eûmes dépassé les dernières maisons de Middelbourg, Wannas fouetta sa grosse jument pie et le traîneau prit une allure rapide en glissant sans heurts sur la neige durcie.

Notre cheval secouait sa crinière et ses grelots. A chaque foulée ses sabots ferrés d'argent étincelaient au soleil. Le vent fouettait le visage de Héva. Je voyais briller ses yeux sous son bonnet de fourrure. Wannas avait allumé sa pipe et faisait claquer son fouet joyeusement. A mesure que nous nous éloignions, je sentais mon cœur devenir moins triste et mes pensées moins moroses.

A mi-chemin de Middelbourg, nous nous arrêtâmes devant une auberge pour laisser souffler notre cheval et pour boire une tasse de café chaud. En face de l'estaminet un étang servait de piste à une troupe de patineurs.

Nous voyions les couples penchés glisser sur la glace polie, plus vite que des mouettes

emportées par un vent d'orage. Les belles filles de Zélande, aux tempes cerclées d'or, les jupes flottantes, s'accrochaient au bras de leurs galants. Elles avaient mis, pour cette kermesse d'hiver, leurs plus belles robes de soie, des bonnets de fine dentelle et des corsages couleur élytre de scarabée, avec des manches gigot en forme d'ailes, plus irisées que le plumage des paons ou la gorge des colombes.

Autour de l'étang il y avait des fritures, des baraques et des joueurs d'orgue. L'odeur sucrée des gaufres parfumait l'atmosphère. Un béquillard aveugle, le front ceint d'une écharpe rouge, implorait la pitié des passants.

On dansait à l'intérieur du cabaret. On nous servit à l'écart, du café fumant, du beurre frais et du pain d'épice. Il y avait là des gens de Middelbourg. Ils nous entourèrent.

— Eih ! Wee ! gémissaient les femmes, voilà la petite Javanaise des Van Rijn. Elle est orpheline maintenant. Qu'en ferez-vous, Monsieur Ben ? Ce sera une charge pour vous...

Et d'autres, au milieu du tumulte, racon-

taient l'histoire des bêtes domptées et ramenées dans leur cage.

— Oui, elle parlait au tigre et à l'éléphant. Jamais on ne pourra complètement l'appriivoiser.

Je devinai que ce conte allait avoir la vie dure. Était-ce Héva qui ne s'habituerait jamais à la Zélande ou la Zélande à Héva? Tout à coup la petite me dit :

— Oncle Ben, je voudrais aller sur la glace.

— Pas maintenant, Héva, nous devons nous remettre en route.

— J'ai des patins pour elle, intervint l'hôte qui avait entendu. De tout petits patins d'enfant. Monsieur Ben, je vais les lui donner.

— Elle ne pourra pas s'en servir.

— Elle s'en servira plus tard.

L'hôte nous apporta en effet une mignonne paire de patins de Hollande, en bois d'acajou sculpté, au rostre recourbé en col de cygne et à la pointe surmontée d'une boule de cuivre. Héva les noua ensemble et les attacha à son poignet.

· · · · ·
A Flessingue, Grietje avait préparé la

maison pour nous recevoir. Un feu vif flambait dans mon studio où je me tenais d'habitude. Grietje s'occupa avant tout d'installer Héva. Elle la prit avec elle pour défaire les bagages et pour ranger le linge dans les armoires. Cela me rappela l'arrivée de Héva à Middelbourg, lorsque Cécile s'était brusquement décidée à l'adopter. Que d'événements depuis !

Au même endroit, où j'étais assis, j'avais essayé en vain de détourner Daniel de son dangereux voyage. Daniel vivant qui riait et se moquait de moi. Cécile, résignée, me soutenait à peine. Là s'était décidée l'aventure fatale qui devait les conduire tous les deux au tombeau. Si j'avais su !... Et je n'avais qu'à jeter un coup d'œil par les baies pour apercevoir les cheminées et les mâts du port, le môle et la mer infinie, la mer béante, qui me semblait porter encore l'image du *Taciturne* avec ses voiles tendues et ses cordages et ses vergues.

Ah ! la vie, c'est moins qu'un film de cinéma : cela ne se tourne ni au ralenti ni à l'envers.

Mais, au-dessus de ma tête, j'entendais trotter des petits pieds et rire une voix fraîche. A quoi bon pleurer ? Tout ce qui était fini pour moi, recommençait pour elle.

CHAPITRE XII

Tous les jours à l'aube j'ouvrais la fenêtre de ma chambre à coucher et je regardais la mer. Cette contemplation m'était bienfaisante.

Ce matin la mouvante immensité des eaux était traversée par deux courants opposés. C'était une mer rare, si précieuse et calme, bouleversée par des vents croisés, chassant les lames de biais, l'une sur l'autre, comme des chevaux furieux qui secouent sauvagement leur crinière. Ce tumulte des flots était en harmonie avec l'agitation de mon âme.

Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit. Ma pensée était tendue vers cette fillette endormie sous mon toit. Les aventures, la gloire, la fortune, quels sont ces fantômes? Sans doute j'aurais moins regretté ma jeunesse et moins redouté la mort, si j'avais accepté la

vie des hommes simples, des hommes vrais qui ont une femme aimée et des enfants.

Maintenant, qu'allais-je enseigner à Héva, comment la préparer à vivre et à souffrir ? C'est ici que la vanité de mon métier d'écrivain m'apparut dans toute son indigence.

Quelle était ma doctrine ? Certes, j'avais lu tous les livres. Je possédais la science triomphante du XIX^e siècle. Seulement, lorsque j'abandonnais mon esprit à son cours naturel, il se détournait des abîmes du néant pour redevenir crédule et religieux. Pourtant mon âme a toujours ignoré la crainte (elle semble plutôt posséder quelques souvenirs d'un paradis perdu) et si j'aspire à peupler les splendeurs célestes de figures divines, ce n'est que par amour. Oui, j'ai des élans vers Dieu, comme les mystiques, des élans du cœur que ma raison ne peut justifier ; mais quels enseignements pouvais-je tirer de ces incertitudes ?

Je pensai alors que je n'avais pas ainsi à compliquer les choses. Qui sait si mon amère sagesse de vieillard n'allait pas flétrir l'âme encore virginale de Héva ?

Pourquoi troubler cette onde pure qui

reflétait encore, sans les déformer, les plaisantes images de la terre et du ciel? Bah! inutile d'en faire un monstre. J'étais sot avec mes difficultés. Héva était suffisamment originale comme cela. Grietje lui apprendrait des prières chrétiennes et la mènerait au catéchisme. Elle irait à l'école. Je lui achèterais quelques beaux livres d'images avec *Peau d'Ane*, le *Chat botté* et la *Belle au Bois dormant*...

Mais voici que de loin, comme ces vagues inquiètes qui là-bas accouraient de l'horizon, d'autres pensées arrivaient pour démonter de nouveau ma conscience apaisée. Était-ce honnête d'enseigner ce dont je doutais moi-même? La passion de Jésus, quelle accusation contre les hommes? Et un monde sans espoir, quelle accusation contre le Créateur!

Cet enfant — déjà je l'avais deviné — cachait derrière son masque d'idole des méditations angoissées. Les semences de la Foi pouvaient germer sauvagement dans cet esprit fiévreux, comme ces fleurs des tropiques qui distillent des parfums mortels et des poisons sans remède. Si, s'exaltant comme

Atala aux paroles d'un prêtre, elle allait se vouer au martyre, s'ensevelir vivante dans la chasteté et la renonciation ? Je ne serais plus là, pour guider ses vingt ans. Et après le problème de l'amour divin se poserait celui, plus redoutable encore, de l'amour terrestre ?

Cependant la mer indifférente continuait de pousser ses escadrons emportés vers le rivage.

La voix de Grietje me rappela à des réalités plus directes. Le café au lait était servi. Dans la cuisine chaude, je trouvai Héva à table, en chemise de nuit, toute ébouriffée, les yeux encore gonflés de sommeil. Elle se régala d'une tartine à la confiture et s'en barbouillait jusqu'aux yeux.

— As-tu bien dormi, Héva ? Demandai-je.

— Oui, oncle Ben.

— Tout à l'heure j'irai à la ville. Je te rapporterai des jouets. Que veux-tu ?

— Je voudrais des perles. Des perles dans une boîte.

— Et puis ?...

Héva sauta de sa chaise et courut vers un placard.

— Ciel, protesta Grietje, à pieds nus sur les pierres ! Elle va attraper mal au ventre, Mettez vos chaussons, Mademoiselle. Non, ils ne sont pas là.

De l'armoire Héva tira les patins qu'elle avait reçus la veille.

— Oncle Ben, dit-elle, tu m'apprendras à patiner.

CHAPITRE XIII

J'avais compris. L'enfant suivrait ses goûts.

Alors, au lieu d'un guide, elle trouva en moi un compagnon de jeux complaisant.

Sa présence réchauffait et éclairait ma maison. *L'Ancre Perdue* se peupla de bêtes familières, des oiseaux, un chat, un petit chien. Au printemps, les fleurs du jardin parurent s'épanouir avec plus de joie.

Je retrouvai des plaisirs depuis longtemps oubliés. Dans ma bibliothèque, Héva voulait voir mes livres, pleins d'images. Il fallait lui conter des histoires : Robinson dans son île, Paul et Virginie, Don Quichotte chargeant les moulins à vent. Rien ne l'étonnait.

Mes premières inquiétudes étaient loin. Foin de ma triste expérience qui n'aurait servi qu'à désenchanter l'âme de ma fille adoptive !

Je découvris un enseignement dans les contes de la mère L'Oye, dont Héva raffolait. Ils sont affreux, ces contes : femmes égorgées, ogres cruels et sorcières vindicatives. D'abord, je craignais de les répéter aussi naïvement que le faisaient Grietje ou Neel. Je cherchais à les atténuer à y mettre un peu de morale. Sottise et peines perdues. Héva, comme tous les enfants, les voulait tels que nous les ont légués la sagesse des siècles et des nourrices. Elle ne s'en épouvantait que pour rire. Adorant d'avoir peur, délicieusement. Et elle avait raison, une fois de plus. Car ces fables, exquises et atroces, accoutumaient son esprit aux chagrins, aux misères et aux trahisons de la vie, qu'elle connaîtrait certainement plus tard.

Dès que revinrent les premiers beaux jours, nous fîmes des promenades le long des champs et des grèves. Au printemps les pâturages de Zélande se couvrent d'une herbe parfumée. Les vaches paresseuses ruminent vautrées jusqu'aux naseaux dans une litière d'émeraude et d'or. Les ailes rouges des moulins à vent tournent sur un ciel émaillé, bleu et blanc, comme les porcelaines de Delft.

Et toujours, à l'horizon, le fin grément d'un voilier, le panache d'un steamer ou la voile nonchalante d'une barque naviguant entre les digues, au-dessus des terres basses, des chemins, des labours et des maisons.

La Zélande c'est le matin calme du Nord.

Parfois, en barque, nous descendions l'Escaut jusqu'à Bath ou à la terre noyée de Saeftinghen.

Sur les vagues adoucies nous glissions le long des bancs de sables, où des phoques dormaient au soleil. Des mouettes nous suivaient en troupe, rayant l'air de leur vol crochu ou se laissant emporter par la houle, les ailes étendues.

Je conduisais notre embarcation près de la berge pour cueillir des roseaux et des plantes marines.

Mais rien ne valait une promenade sur les rivages de la mer. La mer, on la pourrait nommer « le désespoir du poète ». La langue la plus riche n'a pas assez de verbes pour chanter son éclat, son rythme, sa magnificence.

Quel peuple de dieux-magiciens et de sirènes-fées se cache sous ses flots ? Elle

connait tous les genres. Tantôt image naïve gravée dans une dure matière, en noir et blanc, avec des vagues courtes portant des nacelles primitives et penchées, tantôt fresque de grand style brossée largement sur le brouillard crayeux. Il y a la mer classique, céruléenne, le long des dunes, plus roses que le marbre des falaises d'où Pégase prit son essor et où abordèrent les Argonautes. Il y a la mer sauvage et la mer romantique qui se soulève, gémit, roule ses ondes et ses lamentations en volutes cadencées et sonores. Il y a la mer d'argent et la mer de nacre, la mer fangeuse, sournoise, écumante, reptilienne, et la mer liquide, tout à coup, et transparente, comme si elle montrait enfin son vrai visage.

Un matin que nous étions assis sur un brise-lames, je regardais des barres d'écume accourir rapidement en cascades du large. A quelque pas de là, Héva ramassait des coquillages. Et dire que, de l'autre côté de la terre, le même flot battait les récifs de corail, grondait contre les pierres proches de l'endroit où Daniel avait péri. De nouveau une vague de mélancolie, surgie du plus

profond de mes désespoirs, me submergea. Chaque lame en s'écroulant sur le sable abandonnait derrière elle des débris de bêtes mortes, qui sait, depuis des siècles. Carapaces de crustacés, nageoires de poissons, coquillages vides. Ainsi les os de mon pauvre Daniel roulaient au fond des océans.

Héva s'était aventurée sur l'extrémité du brise lames. Elle semblait défier l'abîme, se dressait sur la pointe des pieds, nerveuse et brune, et tordait ses mains comme elle faisait pour danser.

— Héva, criai-je, à quoi joues-tu ?

Elle se retourna :

— Je joue avec la mer, dit-elle.

CHAPITRE XIV

Héva grandissait vite. Il m'eût été impossible désormais de me promener sans sentir sa petite main chaude dans la mienne, de travailler sans qu'elle fût auprès de moi, jouant avec ses poupées et ses chiffons.

Elle ne faisait pas plus de bruit qu'une souris. Comme tous les enfants elle avait une imagination curieuse et artiste. Elle dessinait et composait des histoires de sa façon où figuraient des fleurs parlantes et des oiseaux enchantés.

Elle allait à l'école. Au début, Grietje l'y conduisait. Ensuite, elle réclama la liberté de faire le chemin toute seule, à bicyclette, comme ses compagnes. Elle était hardie et se riait de nos terreurs, lorsqu'elle pédalait sur la route unie, les cheveux au vent, le béret sur l'oreille.

Au catéchisme, elle charma et épouvanta

M. le curé. Je fus attendri jusqu'aux larmes — pourquoi ne pas l'avouer — le jour de sa première communion. Elle était touchante, plus javanaise que jamais, sous son voile de tulle et sa couronne de roses blanches. M. le curé me prit à part et me dit :

— Elle sera vite femme, il faudra la marier tôt.

Elle m'amenait des fillettes et des gamins du voisinage. Ils envahissaient le jardin, les chambres. Elle les dominait visiblement, étonnait les filles et réduisait les garçons en esclavage, en leur imposant de durs travaux. Une vraie sultane autoritaire et malicieuse..

Une fois, elle réunit tous ses petits invités et dansa pour eux. Elle s'était adroitement déguisée, avec un châle d'indienne, des bracelets et un diadème de perles. Les enfants stupéfaits la regardaient, glissant sur ses pieds nus, les mains renversées, les yeux mi-clos dans son visage doré et immobile. Elle se souvenait sans doute des baladins ambulants dont le passage égayait les habitants de Tjiandjour ?

• • • • •
Vers la fin de l'année, je reçus à l'improviste

la visite de Samuel Schiff. Comment tenait-il encore debout ? Seuls ses yeux, deux flammes noires, vivaient dans son masque parcheminé. Shylock peint par Rembrandt, coiffé d'un bonnet d'astrakan et enveloppé d'une somptueuse pelisse de renard bleu. Venait-il réclamer quelques livres de ma chair ?

— Samuel, dis-je, sois le bienvenu. J'ai travaillé depuis notre dernière entrevue. Deux romans. Un publié, l'autre sous presse. Je vais vous céder tous mes droits, par contrat. Je puis mourir et vous ne seriez pas remboursé.

— Il s'agit bien de cela, répondit Samuel Schiff. Allons faites-moi ce papier, puisque vous y tenez. Mais pour un roman, cela suffira. Songez à la fille du capitaine. Où est-elle ?

— Elle est allée à Middelbourg, voir notre vieille servante qui garde toujours la maison de Daniel et de Cécile.

— Vous avez bien fait de garder cette maison. Je suis venu pour une chose qui vous étonnera. Savez-vous que j'ai des correspondants dans tous les pays du monde ?

— Je m'en doute.

— C'est très simple, le monde est petit et l'or circule de mains en mains. *Le Taciturne* n'a pas fait naufrage.

— *Le Taciturne?*...

— Après la révolte des coolies, il a débarqué des gens sur une côte déserte, à proximité de Macao. De là, il s'est dirigé vers les Philippines. Puis on l'a signalé au Cap. Il navigue toujours.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie? Par le vrai Dieu, cela signifie qu'il y a des survivants de l'équipage à bord. Comment voulez-vous qu'une troupe de coolies révoltés conduise un trois-mâts barque à travers les océans? Il y a des matelots blancs parmi eux, c'est certain.

— Il n'y a pas de quoi espérer, Sam Schiff. Harvens a vu...

— On a interrogé des coolies débarqués, à Canton et au Cap. Ils affirment que le capitaine n'a pas été assassiné.

— Ils redoutaient le châtement.

— Non, non, ce n'est pas si simple. Ily a une histoire. Pour les coolies du Cap, le capitaine, mort ou vivant, a touché sa commission. J'ai un de mes neveux par là, Moïse Schiff. Avec

quelques Chinois et quelques blancs à son bord, *Le Taciturne* est reparti pour une expédition mystérieuse.

— Quel conte !

— Si, vers une terre inconnue. Daniel n'en était-il pas capable ? Une île contenant des trésors. Daniel, sans doute, ne voulait pas revenir les mains vides.

— Une terre inconnue, dans ce monde que vous prétendez, vous-même, tenir dans votre main ? Voyons, Samuel Schiff... Est-ce un sujet de roman que vous m'apportez ? D'ordinaire, j'invente mieux.

Sam avait tiré quelques papiers de sa poche.

— Vous n'allez tout de même pas vous imaginer, dit-il, que je suis venu exprès de Rotterdam pour vous conter des balivernes. Lisez ce que m'écrit Moïse Schiff. Et ceci de Wam-Poa. C'est en anglais. De Wam-Poa, ou plutôt de Yu-Tsiang, car Wam-Poa est un nom de guerre. Le capitaine Daniel n'a pas été tué.

— Et il resterait parti sans nous donner de nouvelles ? Sans s'inquiéter de sa femme

et de sa fille? Voilà plus de deux ans qu'il a quitté Flessingue.

— J'ai pensé à cela aussi. Mais il a, — c'est possible, — espéré un plus prompt retour. Et ce qui pouvait se faire il y a quelques mois est peut-être devenu irréalisable maintenant. L'apparition au Cap date de douze mois. Depuis, on est sans nouvelles du *Taciturne*.

— Sam, Sam, vous me bouleversez... Non, je n'ose pas me livrer à cette fragile espérance. Cependant... Ah ! nous reparlerons de cela. Combien de temps resterez-vous auprès de moi?

— Mais je compte repartir ce soir. J'aurais voulu voir la petite.

— C'est une folie, Schiff, de vouloir voyager la nuit, dans ce pays où les trains sont incommodes. On va préparer votre chambre. Vous êtes chez vous à *L'Ancre Perdue*.

— Je ne peux pas...

— Ah ! non, protestai-je. Nous avons fait pacte d'amitié, terrible homme. Si vous vous en allez, je croirai que c'est vous qui avez horreur de fraterniser avec un Gentil et de dormir sous son toit.

— Tous les poètes sont innocents devant Dieu, assura Schiff. Je me réjouis d'être en votre compagnie. Avez-vous préparé mon papier pour ce livre ? C'est plus régulier. Si vous travaillez encore, Héva sera riche.

— Je l'espère bien.

— Elle reste étrange et sauvage, d'après ce qu'on m'en dit. Oh ! je sais tout. Le mieux serait de l'envoyer en Angleterre. L'éducation se fait d'une façon très intelligente et très libre par là. C'est affligeant, maître, mais que Daniel revienne ou ne revienne pas, elle sera un jour seule au monde. Les temps futurs seront cruels pour les faibles et pour les pauvres.

— Sam, je vous ferai bien manger Dites-moi ce que vous aimez ?

— Tout, hormis le jambon. Cette idée d'envoyer Héva à Londres est-elle mauvaise ?

— Je le crains. Héva est devenue la joie de ma maison et la lumière de ma vie.

— Elle s'en ira. Tout s'en va. Vous le savez bien. Il faut vous habituer à cela.

— Je mourrai donc seul.

— On est toujours seul pour mourir.

— Pourquoi donc, Sam Schiff, avez-vous rassemblé tant de trésors sur la terre ?

— Pour la grande cause, annonça Samuel Schiff.

Et sa figure ridée prit soudain une expression majestueuse.

— Je délivrerai mon peuple de l'esclavage. Je le conduirai à la Terre Promise et nous rebâtirons le temple de Salomon.

— A chacun son rêve, Schiff. Je commence à croire qu'il y a plus de poésie dans les banques que dans les boutiques des libraires.

Héva rentra au crépuscule, à l'heure où la lune argentait les eaux et les plaines basses de la Zélande. Nous allions nous mettre à table. Elle avait fait le voyage à bicyclette et l'ivresse de sa course rapide animait encore son visage.

— O Rose des îles ! s'écria Sam Schiff en l'apercevant, tu es belle comme une fille de Sion. Ces cheveux bleus et ce regard de diamant. Et plus brune que la reine de Saba. Le Roi des rois l'aurait vêtue de pourpre et d'or. Elle est forte, Ben Van Rijn,

et fière comme Judith. Non, elle ne restera pas dans cette contrée froide où les tempêtes de la gloire et de l'amour ne soufflent plus. Je comprends Daniel et sa folie. Si j'avais eu une pareille fille, il ne m'aurait pas suffi d'entasser tout l'or du monde à ses pieds.

— Sam, dis-je, cesse tes discours déraisonnables et corrupteurs. Nous sommes vieux, elle est jeune. J'entends par là qu'elle est plus sage que nous et qu'elle n'a que faire de nos conseils et de nos louanges.

Je traitai Samuel le mieux que je pus. Trois jours après son arrivée je le vis repartir avec satisfaction. Il radotait, il était fatigant. Vivait-il dans la réalité ou dans les chimères ? J'ai souvent remarqué que les hommes d'argent ont l'esprit beaucoup moins positif que les artistes. Cela tient peut-être à ce que le génie des affaires consiste à toujours mentir, même lorsqu'on dit la vérité, tandis que le génie des poètes exige la vérité même dans le mensonge. Chaque homme se crée un monde imaginaire, dont il finit par être l'esclave. Schiff, à l'époque où il était un paria, un maudit, un vagabond misérable, moins qu'un mendiant, avait dû rêver tenace-

ment à la puissance de l'or, à l'usage qu'il en ferait si plus tard il s'en rendait le maître. De là, sans doute, ses singulières rêveries de toute-puissance, ses ténébreuses machinations avec les banques des cinq continents et ses accès de générosité insensée, combattus par la sordide avarice de sa race.

Nos désirs profonds finissent par se réaliser d'une manière ou de l'autre. Mais pas à l'heure où nous l'espérons. Je possédais Héva. N'avais-je pas, depuis toujours, souhaité en secret d'aimer un être vivant, un seul, jusqu'à mon dernier souffle? De garder, parmi tant de ruines et de déceptions, un seul bonheur, un tout petit bonheur, qui durerait aussi longtemps que moi?... Et Daniel? Si Samuel Schiff avait dit la vérité, il courait maintenant cette terrible chance, cette grande aventure qui avait été la faim, la soif et le tourment de toute son existence. Mais le récit de Samuel Schiff était inadmissible. Oui, inadmissible. Pourtant...

Naturellement, l'idée que Daniel pouvait encore être vivant finit par m'obséder. Reviendrait-il un soir, comme Ulysse, si changé

et si vieux que nul ne le reconnaîtrait plus dans l'île de Walcheren? Je décidai d'aller trouver Harvens, qui s'était retiré à Oostevend, dans le Texel.

J'attendis les vacances de Noël afin de faire le voyage en compagnie de Héva. Il m'eût été pénible de me séparer d'elle.

Nous fîmes le trajet sans nous presser, en deux jours, par Bréda, Rotterdam, Harlem jusqu'au Helder. Là, nous vîmes le Zuyderzee presque immobile sous les banquises couvertes de neige.

Un petit steamer nous fit passer le chenal, entre les glaces. Une troupe de cygnes de mer nous accompagnait. De la côte, nous gagnâmes Oostevend en traîneau.

Harvens me reçut comme s'il venait de me quitter la veille. Rien n'avait bougé dans ses traits. Il était tel que je l'avais toujours connu, le visage cuit sous son bonnet de fourrure, avec ses boucles d'oreilles, sa pipe et, autour de son menton volontaire, l'écume blanche de sa barbe en collier.

Il nous présenta sa femme, la géante chevelue. Ses deux tresses blondes, tombant

en cadenettes le long de ses joues et devant ses épaules, touchaient la pointe de ses sabots.

— Quant aux enfants, dit Harvens, les filles sont mariées et les garçons en mer. Ainsi nous vivons par ici.

La maison, construite sur pilotis, gondronnée comme une barque remise à neuf, gémissait tout entière sous les assauts furieux du vent. Mais des poêles, bourrés de charbon, la chauffaient jusqu'aux combles. Elle était agréablement garnie de meubles antiques, de faïences bleues et de beaux objets d'étain et de cuivre.

— Vous êtes chez vous, avait dit le second dès notre entrée.

Après le repas, il me versa un verre de genièvre de Schiedam et nous allumâmes un cigare. Alors je me décidai à parler.

— Harvens, dis-je, je ne suis pas venu pour rien.

— Je le pense bien, répondit Harvens. On ne fait rien pour rien.

— Je connais un homme qui reçoit des nouvelles du monde entier. De toutes les villes et de tous les ports.

— Moi aussi, fit Harvens, j'en connais un pareil : votre serviteur.

— C'est étonnant.

— Étonnant ? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un père qui a sept fils en mer, reçoive des lettres de partout ? Je prends mon portefeuille. En voici une de Piet Harvens, de Montevideo. Cette autre de Hong-Kong, ça va mal, les Chinois se remuent. Une carte postale illustrée, de Bombay ; Kobe n'est pas fort pour l'écriture. Ceci est de la Jamaïque. Et ceci de Baltimore, c'est de mon Benjamin.

— Harvens, laissez-moi continuer. C'est sérieux, vous allez voir. Le *Taciturne* navigue toujours.

— Cela ne me surprend nullement, dit Harvens, le *Taciturne* était un bon et fin voilier.

— Harvens, vous voulez rire ? Vous m'avez affirmé, vous-même, que les Chinois naviguent au hasard des moussons. Alors comment expliquer que des coolies sans expérience conduisent un trois-mâts barque de Macao aux îles Philippines et des îles Philippines au Cap ?

— C'est une chose impossible, donc inexplicable, si vous le permettez.

— Mais non, c'est une chose réelle, vraiment arrivée. Samuel Schiff, de Rotterdam, prétend que le *Taciturne* est venu aux Philippines et au Cap. Puis il est parti pour une destination inconnue.

— Dans ce cas, des matelots blancs sont restés à bord.

— Oui, et des coolies ont débarqué à Macao et au Cap. Et ces coolies ont été interrogés.

— C'est une race de fourbes et de menteurs. Veuillez remarquer que je les ai fréquentés longtemps. Des diables couleur safran avec des yeux de bêtes venimeuses.

— Possible, quoiqu'ils racontent la même chose de nous, les barbares rouges, au teint cadavérique et au nez en trompe. Ces coolies prétendent que Daniel n'est pas mort.

— Alors, fit Harvens, mes yeux ne sont plus des yeux, mes oreilles n'entendent plus et ma langue ne connaît plus le langage des hommes ! J'ai vu Daniel sur le pont, le ventre ouvert et une hache dans la cervelle. Monsieur Ben, jamais je n'ai rendu un faux témoignage. Avec votre permission, parlons d'autre chose.

CHAPITRE XV

Après ce voyage inutile, nous rentrâmes tristement à Flessingue. Harvens devait avoir raison. Ce conte du *Taciturne* errant sur les mers lointaines et cinglant vers les îles sans nom était par trop incroyable.

L'hiver passa sans incidents. Puis le printemps, l'été et l'automne. La jeunesse de Héva continuait de s'épanouir à mes côtés comme une fleur des champs à l'ombre d'un vieux chêne.

Et mes regrets s'adoucissaient d'année en année. Je n'avais rien enseigné à l'enfant, mais l'enfant m'avait rendu le goût de vivre. Ma maison était devenue moins silencieuse, moins solitaire. Une fée l'habitait. Des hirondelles nichaient dans notre toit et autour de l'ancre, délaissée sur la grève, un rosier sauvage répandait son parfum et dispersait ses pétales.

Tous les jours, mon âme trouvait de nouveaux accents pour chanter la beauté des êtres et des choses.

Mes yeux rajeunis s'enivraient de l'éternel miracle des aurores irisées, des clairs de lune sur la mer, des vergers fleuris, des vallées bleues du ciel où paissent des moutons d'or et dorment des nuages immobiles, blancs et roux comme des vaches.

A seize ans Héva n'était plus une enfant. Son tempérament précoce l'avait rendue timide et pensive.

Elle ne se livrait plus à ses jeux téméraires. Le dimanche, lorsqu'en flânant sur les digues, nous rencontrions de jeunes paysans et des paysannes qui se tenaient par la main, elle s'appuyait sur mon bras et suivait les couples du regard longuement.

Elle aimait les fleurs et avait appris à les cultiver. De loin mon jardin émergeait de la plaine comme un îlot de roses et de tulipes dans un océan de luzernes.

Elle charmait les oiseaux qui venaient boire à ses lèvres.

— Elle possède un pouvoir, affirmaient

Neel et Grietje. Peut-être des mots qu'elle a appris là-bas, dans l'île de Java. Les hirondelles ne la craignent point, les papillons viennent palpiter sur ses cheveux et c'est sur elle que les bêtes du Bon Dieu se posent de préférence. Ah ! il est bien vrai qu'elle a dompté le tigre, l'homme des bois et l'éléphant. Quand la marierez-vous, monsieur Ben ? Pour sûr, pas à un homme quelconque.

La marier ? La perdre avant ma mort ? Cette seule pensée glaçait tout mon sang.

Pendant quelque temps je la cachai aux yeux du monde. Héva me rendait les soins que j'avais eus pour elle. Elle aidait à me servir à table, surveillait mes repas, l'arrangement de mon intérieur, et sa sollicitude m'était douce.

Elle aimait les promenades en canot, dans les eaux intérieures, couvertes de nénuphars. Elle soignait fort ses ongles longs et rosés comme des coquillages. Il fallait être averti pour deviner ses origines. Mais parfois, lorsqu'elle s'habillait d'étoffes éclatantes, de soies brodées d'or ou de batiks, tout le mystère de l'Extrême-Orient resplendissait sur

son visage. Et son regard voilé et métallique, à reflets d'élytre de scarabée, justifiait l'image du mandarin, plus lettré que dix mille poètes de l'Occident barbare : « ses yeux de dragon ! »

C'est surtout pendant les beaux jours d'avril et de mai qu'elle se métamorphosait ainsi. Lorsque les eaux rajeunies, délivrées des neiges et des glaces, arrosaient les herbes nouvelles. Quand les lilas balançaient leurs grappes parfumées au-dessus des enclos. En la saison d'amour des alouettes, des salamandres et des grenouilles. Quand dans les vergers s'épanouissaient les bouquets blancs des cerisiers en fleurs.

Je lui avais donné des paons et des cygnes. Car elle adorait les bêtes comme des divinités, au point de rester en admiration, pendant des heures, devant une mouche d'émeraude, un coléoptère de corail ou une petite araignée de soie. Parfois encore, mais rarement, elle dansait sur ses pieds nus, les yeux absents et les mains retournées.

· · · · ·
M'étant remis au travail, j'avais achevé plusieurs livres et la gloire que je n'attendais plus était enfin entrée dans ma demeure.

CHAPITRE XVI

Ma maison, si longtemps abandonnée, devint un lieu de pèlerinage. Il est doux, au déclin de sa vie, de sentir monter vers soi l'amour de toute une génération.

Des gens venaient de loin, pour me voir, des biographes et des traducteurs. Je les recevais le mieux que je pouvais.

C'est ainsi qu'il m'arriva un jeune Anglais, David Smits, envoyé par une maison d'édition de Londres. Je n'avais jamais été âpre au gain, mais à cause de Héva je ne négligeais plus aucune affaire.

Je retins l'étranger dans ma demeure. Il semblait aimable, bien élevé et suffisamment intelligent.

Un jour, je le pris avec moi durant ma flânerie quotidienne sur la digue, le long de l'Escaut.

Sous le ciel démesuré, où les nuées

s'écroulaient en himalayas d'or et de marbre, l'éternel cortège des navires descendait le fleuve : les voiliers aériens, les barques pesantes et les steamers empanachés de fumées volcaniques.

Nous nous arrê tâmes à l'endroit où le fleuve se perd dans les eaux de la mer. La mer, tourmentée par un vent rapide, brassait des écumes véhémentes. Elle était verte et blanche, ce jour-là, comme une prairie immense sur laquelle traînent encore quelques taches de neige. L'Anglais enthousiaste m'adressa un compliment :

— Ce décor, dit-il, m'explique mieux votre génie. Comme Prospero, vous habitez une île et vous semblez commander aux mouvements de l'air et des eaux. Vous êtes un magicien...

— Doucement, murmurai-je. Bientôt le bâton magique et le manteau des enchanteurs tomberont de mes mains et de mes épaules défaillantes.

Le soir, à l'heure du dîner, mon hôte et Héva se rencontrèrent pour la première fois. Elle était vêtue de mousselines claires et portait une corbeille de fruits. Elle rougit.

David Smits fut saisi d'un brusque tremblement des mains. En ce moment le trouble de ces deux enfants me fit sourire.

Le lendemain je n'y pensai plus. Je m'étais retiré dans mon studio pour écrire quelques lettres. La correspondance terminée je m'approchai de la fenêtre.

De là-haut mes yeux erraient sur les digues, rongées par les eaux du fleuve et de la mer. Au-dessus de l'immense paysage, le soleil et la pluie venaient de jeter deux arcs-en-ciel, deux ponts vertigineux, bâtis d'émeraudes, de topazes, de saphirs et d'améthystes. Et j'admirais ce prodige de la lumière, lorsque soudain mon cœur cessa de battre. Sur la digue, Héva, enveloppée d'une écharpe flottante, venait d'apparaître. Près d'elle marchait David Smits.

Ils ne se croyaient pas observés et ils allaient si près l'un de l'autre que le vent entremêlait leurs cheveux.

Ils s'étaient vus, à peine, et ils s'aimaient déjà !... Qui peut lutter contre les surprises et les complots de l'amour ? Je savais bien qu'il entrerait à l'improviste dans ma maison, hôte aussi inattendu que la mort. Mais,

tout de même, j'avais cru le péril plus éloigné, On allait donc m'enlever Héva, et me laisser de nouveau seul dans l'existence? Non! — cela m'étonne maintenant lorsque j'y pense — mais je résolus de lutter contre le sort.

Dès qu'ils furent rentrés, je reçus David avec un visage sévère. J'inventai un prétexte pour envoyer Héva à Middelbourg. Puis, quand nous fûmes seuls, je déclarai froidement à mon Anglais, trop sensible, que j'avais réfléchi, que les conditions de son éditeur ne me plaisaient point et que je n'étais pas disposé à traiter avec lui. Très à son aise, devinant le parti-pris, David s'inclina et prit congé de moi.

A son retour, Héva accueillit la nouvelle de ce départ avec un cri de désespoir. Elle ne me dissimula point son chagrin et courut s'enfermer dans sa chambre. J'eus une minute de remords. Ensuite je me dis que c'était de l'enfantillage. Comment supposer que d'une simple rencontre, d'un hasard fortuit, pouvait naître une passion véritable?

Pendant plusieurs jours Héva me montra un visage affligé. Elle me boudait. Ah! non, non, ce n'était plus une enfant! J'aurais

beau faire, elle partirait à son tour, comme nous étions partis, Daniel et moi, malgré les plaintes et les supplications de notre père.

Brusquement, l'attitude de Héva changea. Elle redevint gaie.

Elle s'habillait tous les matins tôt pour aller à Middelbourg. Neel réclamait sa présence, me disait-elle. Le soir elle rentrait avec un beau visage, tout enflammé par le grand air et la joie de vivre.

— J'ai bien agi, pensai-je. Etais-je fou d'aller m'imaginer que ce badinage pût avoir des suites sérieuses ?

A force d'imaginer des contes, je n'ai plus aucun sens de la réalité. Je vois des Roméo et des Juliette et des Paul et Virginie partout.

Je fus tranquille jusqu'au jour où la vieille Neel tomba chez moi à l'improviste.

— Comment, Neel, demandai-je, tu as laissé la petite seule à Middelbourg ?

— Oui, répondit Neel, seule avec son amoureux.

— Hein ! fis-je en bondissant. Es-tu devenue folle, Neel ?

— C'est vous qui n'êtes pas raisonnable,

dit Neel. Ce jeune homme est sage. Il est de bonne famille. Héva l'aime bien et elle ne saurait espérer un meilleur parti. Que prétendez-vous, monsieur Ben? Qu'elle reste vieille fille? Qu'elle s'enterre vivante à vos côtés? Vous savez bien qu'elle n'est pas comme les autres, que nous aurions de la peine à lui trouver un mari en Zélande et qu'il est peut-être temps qu'on lui en donne un. Mais oui, mais oui. Je la connais bien, n'est-ce pas? Jésus, je l'ai presque nourrie de mon lait.

— Elle a seize ans à peine !

— Dans son pays, elles prennent un homme à douze ans. que voulez-vous que j'y fasse?

— N'y fais rien ! De quoi te mêles-tu? Alors il suffit qu'un étranger... Non, c'est insensé, c'est stupide. Héva est à moi. Je l'ai adoptée, élevée. Qui l'aimera plus que moi?

— Celui qui l'aimera pour elle. Vous, monsieur Ben, vous l'aimez pour vous-même. Allons, il faut se résigner. A-t-on jamais vu la jalousie d'un vieillard triompher de la jeunesse? C'est vouloir tourner contre

le vent et faire remonter les fleuves à leur source. Il ne reste plus, monsieur Ben, que d'accueillir ces enfants et de tout préparer pour la noce.

— Mais comment ont-ils fait ?

— Bah ! comme tous les amoureux. Il s'est caché dans le voisinage. Et ils ont été tout de suite d'accord pour corrompre la vieille servante.

— Neel, tu m'as trahi et tu t'en vantes.

— Je vous aime bien, dit Neel. Mais j'aime Héva davantage.

CHAPITRE XVII

On n'arrête pas la vie, pas plus qu'on n'arrête la fuite des nuages et des eaux. Brusquement résigné, je ne fis pas même un reproche à ces enfants. Ils s'épousèrent et partirent pour Londres.

Avec quelle facilité les êtres qu'on a aimés vous abandonnent. C'est lorsque je me retrouvai de nouveau seul que je sentis seulement combien l'absence de Héva m'était cruelle.

Je ne pouvais faire un pas, rien contempler, sans être tourmenté par son souvenir. Ses jouets, ses livres préférés traînaient dans sa chambre. Dans le jardin, ses fleurs se fanaient aux premiers vents de l'automne. Et il me semblait que, le long des digues des champs, les chemins portaient encore l'empreinte de ses petits pieds.

Des mois passèrent. La jeune épousée

m'écrivait régulièrement. Elle menait à Londres une vie très mondaine. Un soir elle avait dansé, en costume javanais, pendant une fête de charité.

Un an après le jour de son mariage, elle vint nous revoir. Comme elle avait changé ! C'était une femme, maintenant. Une femme au regard ferme, aux gestes hardis et nonchalants. Un rien de fard allongeait ses yeux arqués et avivait la flamme de son regard.

Elle se plaignait de David Smits. Il était jaloux et sot. Il lui défendait de se livrer à son goût pour la danse. Les parents de David, des petits bourgeois de Goldersgreen, blâmaient ses origines. Toute sa vie, elle ne serait qu'une fille sauvage, une « hors la règle », une javanaise, pour parler sans détour.

J'eus une parole peu généreuse :

— Vous n'êtes pas venus me chercher quand vous vous embrassiez, laissez-moi en paix avec vos querelles.

Peu après le retour de Héva à Londres, elle m'annonça qu'elle et son époux allaient partir pour l'Égypte, où David venait de trouver un emploi inespéré. C'était l'éloi-

gnement définitif, la séparation sans remède. Je ne la verrais plus !

Et je pensais que mon existence, cette fois, était bien terminée et qu'il n'y aurait plus pour moi ni bonheurs ni malheurs, lorsque le plus inattendu des retours vint tout bouleverser. Ce fut Neel qui m'annonça la chose, un matin que je dormais encore.

— Monsieur, criait Neel en me secouant, levez-vous, habillez-vous, venez à Middelbourg. Il y a... J'ose à peine vous le dire. J'en suis encore toute froide et quasi folle. Un revenant, monsieur Ben. Oui, oui, le capitaine ! Le capitaine Daniel. Le capitaine est revenu des îles et avec son cadeau. Jamais il n'a pu revenir sans apporter une surprise. Ce sont des perles, cette fois-ci, grosses comme des œufs de pigeon. Sept ans en mer ! Quand il a tout appris, et la mort de Cécile et le départ de Héva, ses yeux ont pleuré. Il vous appelle, maintenant, monsieur Ben..

Une heure après je serrais mon frère dans mes bras. Il était devenu tout blanc et plus ridé et plus crevassé que jamais. De quel enfer sortait-il ?

— Ne m'interroge pas, Ben, pour l'instant.

Je veux la petite. Où est la petite ? Ah ! tu l'as mal gardée. Non, j'étais fou. Je m'imaginai que j'allais la retrouver, telle que je l'ai quittée. Alors, c'est une femme, maintenant ? On espère, on se bat, on meurt pour des fantômes !

Le même jour nous envoyâmes une dépêche au Caire, où David Smits et sa femme séjournèrent. La réponse nous jeta dans une cruelle perplexité.

MM. Van Rijn,

Middelbourg,

Hollande.

*Suis seul. Héva partie destination inconnue,
lettre suit.*

David Smits.

CHAPITRE XVIII

La lettre annoncée par David ne nous apprit pas grand'chose.

David nous expliquait que sa femme l'avait abandonné. Cédant à sa nature sauvage, elle était partie pour vivre à sa guise. Maintenant, David demandait le divorce.

Ce dernier point nous laissa indifférents. En d'autres circonstances, la déconvenue de ce mari malencontreux nous eût peut-être fait rire. Que nous importaient et David Smits et toute sa famille et toute l'Angleterre ?

— Mais où est-elle ? gémissait Daniel... Comment la retrouver ? Je ne vais pas mourir sans la revoir ?

— Calme-toi, dis-je. J'ai une idée. Je vais écrire à mon petit juif de Rotterdam. Tu sais, Sam Schiff. Il vit toujours et Sam sait tout ce qui se passe dans le monde...

— Il ne savait tout de même pas où j'étais, fit mon frère en secouant sa tête blanchie et ravagée. Quand je raconterai, tu ne me croiras pas...

J'eus néanmoins recours à Schiff et la suite me prouva que mon idée était bonne. Trois jours après l'envoi de ma lettre, nous reçûmes la réponse :

« *Héva à Valparaiso. Tour du monde avec un ami. Est avertie.* »

— Daniel, dis-je, aie du courage, tout finira bien.

Je m'installai avec lui à Middelbourg. Je n'osais plus le quitter, tant son visage, par moments, reflétait un irrémédiable désespoir.

Grâce aux soins de la vieille Neel, la maison de Cécile resplendissait toujours de propreté. Elle était l'ornement de la ville, avec son pignon rose, ses rideaux clairs et son petit matelot de marbre exposé dans la baie vénitienne du rez-de-chaussée. Un matin, pendant que nous prenions le frais dans le jardin, Daniel me parla de ses aventures.

Il faisait très doux. Par-dessus l'enclos, la plaine zélandaise étendait ses reposantes

solitudes. Et le ciel était calme et chaud, bien que, au loin, tout au loin, le vent de la mer inclinât les blés, les arbres et fît tourner très vite les ailes des moulins sur la frise blonde des nuages.

— Harvens, dit Daniel, ne s'est trompé qu'à moitié. Ces démons de coolies faillirent bien m'assassiner. J'ai reçu un fameux coup de hache sur le crâne. Quand ils s'aperçurent que je n'étais pas mort, ils se ravisèrent.

« Leur fureur était calmée. Il fallait quelqu'un pour conduire le voilier. J'eus souvent l'envie de mener *Le Taciturne* dans quelque mauvaise passe et de noyer toute cette vermine avec moi.

» Je débarquai les plus mutins à la côte. D'autres étaient contents d'aller au Cap.

» Je gardai une vingtaine de coolies avec moi. L'un d'eux me servait de cuisinier. Un forban impossible, né d'une femme de Hong-Kong et d'un mulâtre de Macao. Figure-toi un nègre jaune, aux yeux bridés, aux cheveux lisses.

» Il me raconta une histoire. Il avait été pêcheur de perles. Il connaissait, quelque part dans le Pacifique, un récif où il y avait

des perles grosses comme des noisettes. Dans la mer transparente, on voyait bâiller les huîtres, à quelques mètres de profondeur à peine. Mais les parages étaient infestés de requins.

» Moi, je pensais à la petite. Je ne voulais pas revenir les mains vides. Qu'est-ce que je risquais d'y aller ?

» Nous embarquâmes force provisions, j'allai compléter mon équipage à Zanzibar et en d'autres endroits mal fréquentés. Je puis dire que nous étions au complet. Pour sûr qu'on n'avait plus vu un équipage comme ça depuis les Frères de la Côte et les marchands de bois d'ébène ! Harvens aurait dû être là : il n'aurait pas compris...

» Enfin, mon pont ressemblait aux cinq continents. Des têtes de toutes les couleurs, y compris la mienne. Nous emportions aussi du bétail vivant, toute une basse-cour et des armes.

» Tout cela ne manœuvrait pas trop bien. La discipline était faible. Le vent aussi. Nous mîmes deux mois à atteindre ce récif infernal. La pensée de la petite me soutenait toujours. Je ne m'imaginai guère que, pen-

dant ce temps, elle grandissait et m'oubliait peut-être...

» Le récif, je le vois encore ! Un roc rouge dans une mer bleue, bleue à vous crever les yeux. Il y avait un endroit pour jeter l'ancre, dans une anse étroite, défendue par un banc de corail. Quand nous passâmes par-dessus, j'entendis notre étambot râcler contre les pierres. Ah ! le diable protège son bien ! Je l'ai souvent remarqué...

» L'îlot, malgré son exigüité, était habitable. Je n'ai même jamais connu quelque chose d'aussi doux comme climat. Sur l'autre versant, des palmiers et des arbres à pain se miraient dans les eaux pures d'une rivière.

» C'était peuplé de paradisiens et d'une espèce de bêtes bondissantes, dans le genre kangaroo. Nous lâchâmes notre bétail et nos poules, avec l'espoir que le terrain leur profiterait. Et cet espoir-là, du moins, ne fut pas déçu.

» Lorsque nous eûmes débarqué nos provisions, nos armes, construit nos huttes, mon cuisinier, le nègre jaune, nous mena à l'endroit convenu. A la « mine aux perles », comme il disait. Tout y était comme il l'avait

expliqué. Une mer de cristal, les huîtres géantes par montagnes... et les requins.

» Pour les requins, nous trouvâmes le moyen de les éloigner. Quelques hommes montèrent en chaloupe, avec des quartiers de viande qu'ils jetaient par-dessus bord dès qu'ils étaient à quelques brasses du rivage. Bientôt ils avaient tout le troupeau autour d'eux. Les bêtes monstrueuses se battaient dans l'eau et heurtaient leur museau aveugle contre les parois de la barque

» Pendant ce temps, le nègre jaune exécutait ses premières plongées. Dès le début il ramena des perles. Mais il déclara ensuite qu'il ne voulait pas continuer à travailler seul. Pour avoir part aux bénéfices, il fallait que chacun apprît à descendre dans l'abîme. C'était trop juste. Y compris moi, nous nous inclinâmes tous.

» Oui, Ben, j'ai fait ce métier d'esclave ! Au risque d'être mangé par les requins. Que veux-tu, c'était pour elle. Je te répéterai cela jusqu'à mon dernier souffle ! pour elle ! pour elle ! Est-ce que cela t'étonne encore, maintenant que tu l'as élevée et eue si longtemps auprès de toi ? Ah ! tu ne l'as pas vu naître.

Tu ne l'as pas portée dans tes bras, lorsqu'elle n'était pas plus grande qu'un petit chat sauvage. Elle n'est pas née d'une femme à toi, de ta chair...

» Un enfant ? Je me suis souvent demandé pourquoi je l'aimais ainsi ? Je ne suis pourtant pas un homme si sensible. Mais, écoute encore. Qu'ai-je cherché, que cherche-t-on ? Le bonheur... Ah ! c'est partout ailleurs, ailleurs que là où l'on se trouve. Cependant il arrive, après un long et dur voyage, qu'on jette l'ancre dans une baie tranquille. La mer apaisée berce le navire et de la terre proche le vent du soir apporte des parfums, des chants et des rires. En ces heures-là, on allume son cigare et on regarde les étoiles. Toutes les fatigues et les tempêtes sont oubliées. On se sent content et fort, et prêt à courir de nouvelles aventures...

» Pourquoi ne peut-on jamais jeter son ancre quelque part pour toujours ? Dans aucun havre, dans aucun cœur ? Un amour, pourtant, c'est un temps de repos dans l'amère traversée de notre vie. Et je pensais qu'un amour d'enfant était un repos plus sûr que les autres...

» Mais tu veux entendre la fin. Pas difficile à deviner. Nous restâmes un an à pêcher des perles. Nous en avions gros chacun. Mais l'équipage commençait à s'ennuyer. J'avais avec moi quelques méchants bougres, métis indéchiffrables, juste assez blancs pour dominer et pervertir les autres. Ils manquaient de tabac, d'alcool et de femmes.

» Eh bien, leur dis-je, allez chercher ce que vous voulez et revenez. Il y a parmi vous des gaillards qui savent naviguer.

» En leur proposant cela, j'étais fou ! La perspective de réunir pour moi tout seul un trésor immense avait troublé ma raison. J'avais comploté cela avec le nègre jaune, et nous n'étions pas fâchés d'éloigner la bande. Il faut me pardonner. Dans cette île solitaire, ma tête travaillait trop. Je me voyais apparaître ici, à Middelbourg, avec des millions dans ma poche. Héva serait plus que reine. Le monde était à ses pieds. Elle habitait un « kraton » (1) de marbre peuplé d'esclaves pour la servir. Oui, il faut comprendre.

» *Le Taciturne* leva l'ancre et glissa vers

(1) Palais des Sultans Javanais.

la haute mer. Nos compagnons, perchés dans les vergues, chantaient à tue-tête. Ainsi le voilier, couvert de toile jusqu'aux perroquets, disparut à l'horizon. Il ne revint jamais et nul n'en a entendu parler depuis.

» Pendant deux ans, nous guettâmes son retour. L'océan restait obstinément désert. Le trésor convoité, nous le possédions à présent, mais à quoi bon?... Abandonnés sur ces rivages inconnus, nous ne reverrions plus les terres habitées. Et pourtant, me voici. Me voici vivant, ce qui n'est rien, mais plus ou moins lucide, ce qui est bien autrement extraordinaire ! Car, très véritablement, j'ai eu la fièvre et j'ai été halluciné durant des jours et des jours, des mois et des mois, sur ce récif sans issue. Au point que mes souvenirs sont confus et remplis de ténèbres. Lorsque j'y pense trop, j'ai envie de crier.

» Dans cette nuit, longue à paraître éternelle, l'image de la petite pourtant demeurait intacte. C'était mon étoile polaire, sans laquelle j'eusse sombré dans la démence, sans retour. Elle restait immuable, telle qu'elle m'était apparue pour la dernière fois, debout sur le môle de Flessingue, dans sa

robe claire. Oh ! ses petits bras, ses cheveux noirs et ses yeux étroits ! Les yeux de sa maman Mâta, femme de Bâli. Si j'avais pensé alors que, cela, je ne le retrouverais plus, même si le destin me délivrait, je n'aurais pas résisté une heure à la mort ni à nos intolérables souffrances.

» Je ne sais pas si tout ce que je te raconte est bien exact. Beaucoup de choses sont restées troubles dans mon esprit. Tu sauras bientôt pourquoi.

» Un soir que nous étions sortis de nos huttes, nous aperçûmes une mer pareille à une nappe de feu. Nous descendîmes sur l'estran. C'était vraiment étrange. Au fond des eaux, les rochers et les algues semblaient couverts de flammes bleues. Le nègre jaune dansait et tenait des propos incohérents.

» — Je vois des perles, bégayait-il. Des perles grosses comme le poing. Je vais plonger....

» Je voulus l'arrêter. A quelques pas de nous, deux requins géants nageaient. Mais le nègre jaune m'échappa. Oui, cela je l'ai vu. Cet homme lumineux plongeant dans l'eau

noire et brusquement happé par deux bêtes énormes et phosphorescentes.

» Alors, je ne sais plus. J'ai vécu seul, comme un animal sauvage, pendant un temps indéterminé. Puis est venu un navire qui m'a recueilli. Je ne savais plus parler. J'avais une barbe jusqu'aux genoux. Je ne me souvenais plus de rien. Ni de mon nom, ni d'où je venais, ni de tout ce qui m'était arrivé. Le navire allait en Amérique. Il paraît que je fus promené de ville en ville, comme une curiosité. *Le Nouveau Robinson !...* Barnum offrit beaucoup d'argent pour m'avoir.

» Ils me traînaient de foire en foire, de village en village. Mais il arriva que quelqu'un me reconnut. Malgré ma barbe et mes vêtements en peau de bête. C'était un de mes anciens officiers, nommé Diericks. Il fit peur à ceux qui exploitaient ma détresse et me délivra. J'avais connu Diericks à Java et, jadis, une tendre amitié nous liait. Ça se rencontre entre matelots.

» Diericks s'était marié en Amérique. Il habitait Baltimore. Il me réapprit mon nom. Il me parla de Mâta et de son village. Alors

doucement, tout doucement, la mémoire me revint. L'image de Héva surgit d'abord. Oui, son souvenir m'a fait renaître. Pouvais-je me réveiller de ce cauchemar avec l'idée désespérante que la petite Héva n'existait plus ? Qu'elle était devenue maintenant une femme ayant une autre vie et d'autres amours ?

» Toujours aidé de Diericks, je reconstituais mon existence passée. Le retour à Middelbourg, le départ pour la Chine, la révolte des coolies. Puis l'île aux perles ? C'était un mauvais rêve, le commencement de la folie ?...

» Si réellement les choses s'étaient passées ainsi, j'en aurais gardé un témoignage. Qu'étaient devenues mes perles ?

» Les hommes cupides, qui me montraient dans les foires m'avaient laissé mes haillons de naufragé. Cela ajoutait au pittoresque ! Or, ces haillons, nous les possédions toujours, quoique depuis longtemps Diericks m'eut habillé en honnête homme.

» Un jour, j'explorai toutes les coutures de cette étrange et lamentable défroque. Dans la ceinture, je retrouvai cette poignée

de perles que j'ai rapportées. Tout était donc vrai ? J'avais possédé les richesses convoitées pour les perdre irrémédiablement ensuite ? Tout est mirage !...

» Sais-tu que je voulais retourner dans l'île ? Diericks m'en empêcha. Sais-tu comment ? Avec ces mots terribles :

» — Malheureux, tu ne sais même pas ce qu'elle est devenue !

» Alors, je n'ai plus eu de repos. J'ai voulu repartir tout de suite, pour l'Europe. Je ne voulais pas vous écrire ni câbler. Il aurait fallu attendre la réponse. Et cette réponse me faisait trop peur.

» Mais ne l'ai-je pas connue assez tôt ? Ah Ben, Ben, j'aurais mieux fait de ne pas revenir ! »

Sam Schiff vint nous voir pour estimer les perles de Daniel. Il y en avait pour un demi-million. Daniel haussa les épaules.

— A quoi bon ?

— Capitaine, dit Schiff, vous voulez trop. Dans la vie on aime et on souffre. On est aimé et on fait souffrir ; on n'aime ni on ne souffre et alors on est misérable. Puis

votre cœur est avare. Il faut distribuer sa tendresse et non la garder jalousement au fond de soi...

Nous étions au jardin. La matinée était si heureuse, si inondée de félicité et de senteurs estivales que nous nous attardions là, parmi les tulipes, devant le paysage familier.

Soudain Héva apparut devant nous ! Héva vivante, radieuse, parfumée, parfaitement belle. Daniel porta ses mains à son cœur. Il pâlit si affreusement que je crus qu'il allait mourir. Mais déjà elle avait jeté ses bras nus autour du cou de son père et elle disait :

— Papa Daniel, mon papa Daniel ! J'ai navigué jour et nuit, pour être plus vite auprès de toi. Oh ! j'étais si impatiente de te revoir. Mon beau papa capitaine. Mais viens avec moi. Je t'ai apporté une surprise !

Dans la salle à manger, Neel jouait avec une petite fille. Une toute petite fille noire aux yeux bridés.

— Mon bon père et mon oncle Ben, dit Héva, c'est une orpheline. Son père l'a abandonnée. Il faut savoir ce que c'est que l'amour.

— Nous la laisseras-tu ? demandai-je.

— Oui, car je danse maintenant, et je voyage beaucoup. On me nomme la Rose de Java.

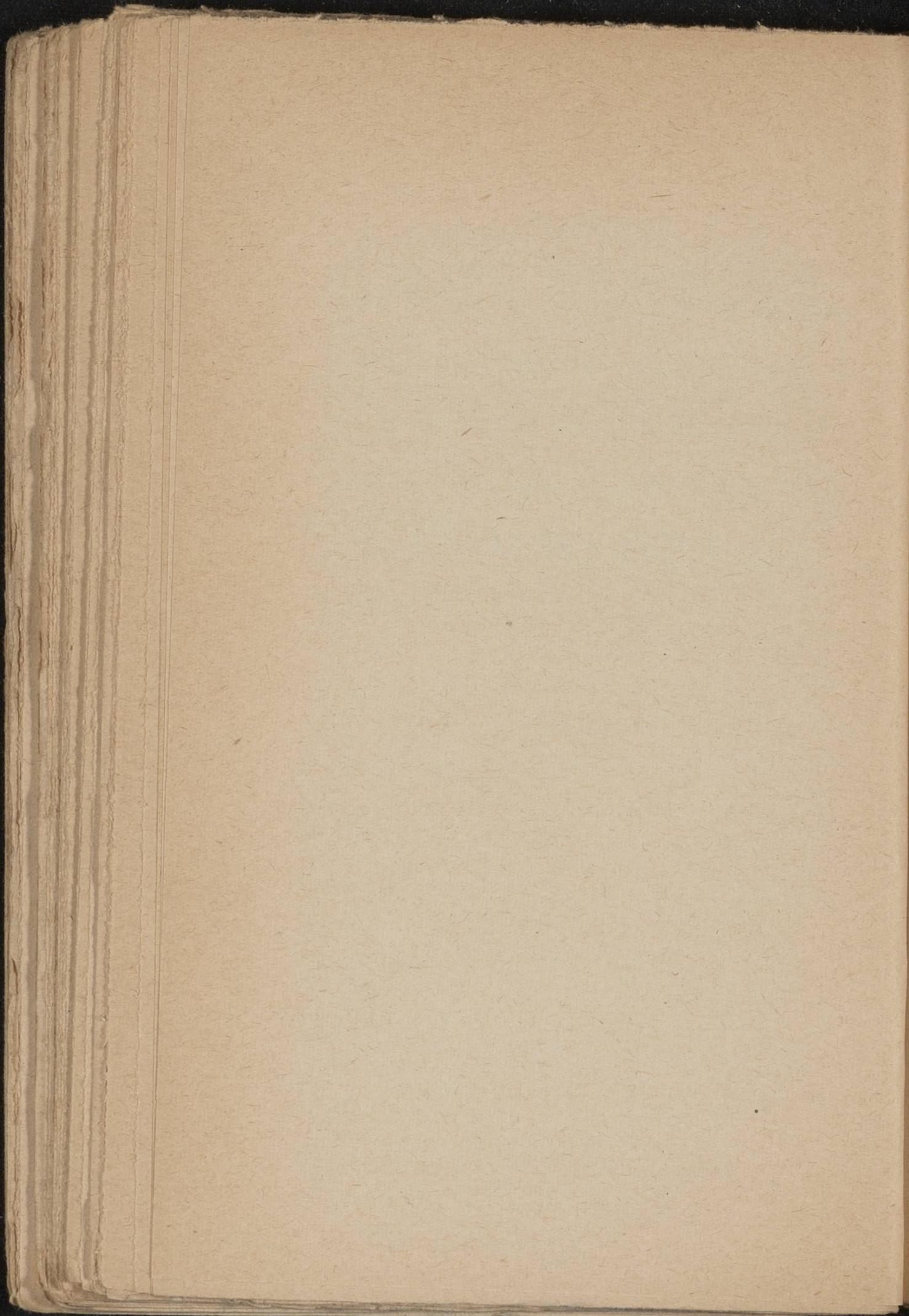
Daniel était resté silencieux. Il prit la fillette sur ses genoux et il lui sourit.

— Je ne souffre plus, dit-il. Tout a une fin.

— Non, murmura Samuel Schiff. Tout recommence.

FIN

LES ÉPÉES ESPAGNOLES



J'habitais Anvers, Marché du Vendredi. Avec son toit d'ardoises et ses fenêtres à meneaux, ma maison, bâtie au temps de Philippe II, ressemblait à une forteresse. Bien que je n'eusse point renoncé à la littérature, il m'était venu une certaine ambition pour le commerce depuis que j'avais hérité cette maison et sa boutique d'antiquités de mon oncle Jérôme.

A mon tour, j'achetais et je revendais des vieilleries. Seulement l'imagination me perdait. Au lieu de tenir compte du goût des amateurs et de la mode, j'achetais pas mal d'objets sans valeur, simplement parce qu'ils me semblaient plaisants et pittoresques. C'étaient de préférence des armes et de vieux livres, dont plus personne ne voulait. Puis j'avais le cœur sensible, déplorable faiblesse pour un brocanteur ! Souvent de pauvres gens m'apportaient un misérable souvenir

de famille, un chandelier, un bon dieu de cuivre dont ils espéraient tirer quelque argent. C'était le moment de profiter de leur détresse. Mais, au lieu d'offrir un prix dérisoire, de marchander âprement, je me laissais attendrir et je finissais par faire l'aumône à ceux qui n'étaient entrés chez moi que pour être dépouillés.

Comme on se l'imagine, mes façons insolites amusaient mes voisins et mes concurrents. On riait à mes dépens, même parmi les pauvres. Mais je n'en avais cure et je négligeais ma réputation de commerçant avisé autant que mon magasin, confié à la garde d'un serviteur fidèle et alcoolique surnommé le Prévôt.

D'ordinaire, je me tenais dans ma chambre du premier étage. Une chambre parquetée, lambrissée de chêne et éclairée par quatre fenêtres à vitreaux verts. Aux murs, des armes rayonnaient parmi les tableaux anciens et les faïences, trésors inestimables qui ne valaient point cependant les merveilles de ma bibliothèque. A côté de mes Elzevirs et de mes Plantins, je possédais des ouvrages précieux sur l'escrime. Entre autres les traités

de Marozzo, imprimé à Venise en 1536, d'Agrippa de Saint-Didier, dédié à Charles IX et fort utile et profitable pour adextrer la noblesse et suppôts de Mars, le *Gran Simulacro dell' Arte e dell' usa della Sherma*, de Capo Ferro, les manuels de La Boëssière, de Jean-Louis et de Lafaugère. Sans oublier *La Xiphonomie ou l'Art de l'Escrime*, poème en quatre chants, de M. de Lhomandie, publié à Angoulême en 1821.

Un matin, le Prévôt vint m'annoncer qu'un client de marque désirait me parler. Au magasin je trouvai un visiteur qui avait, en effet, bonne mine, l'air cossu, distingué, imposant même. Il examinait une épée exposée dans une de mes vitrines. En me voyant, il parut très étonné. Sans doute s'attendait-il à rencontrer un tout autre personnage que moi, quelque modèle vivant de Rembrandt, un vieux juif à tête d'usurier ou de nécromant.

— Cette arme est-elle authentique ? me demanda l'inconnu.

Il me posait la question les yeux baissés, en rougissant. Je devinai sans peine que j'avais affaire à un homme timide, un homme

trop bien élevé pour me contredire, et que j'eusse chagriné, s'il m'avait plu de mentir. Je répondis :

— Vous ne le croyez pas, Monsieur ? Voyez, la lame est toute neuve. Quant à la garde, c'est une fantaisie sortie des mains d'un de mes amis, artisan habile qui rêve de marcher sur les traces du peintre ferronnier Quentin Matsys.

— C'est admirable. De loin, j'aurais juré que cette garde fût véritable. C'est une imitation ?

— Une composition plutôt. Mais si vous êtes curieux d'armes, veuillez me suivre, j'en ai une collection intéressante là-haut.

Dans ma chambre, devant mes panoplies, le visiteur me complimenta. Je lui mis mes plus belles rapières sous les yeux :

— Ces deux-ci sont des pièces uniques, expliquai-je. Gardes allemandes, en acier bruni, et lames de Tolède.

— Lames de Tolède, vraiment ?

— Sans aucun doute. Pour reconnaître les lames de Tolède, il y a une centaine de marques différentes. Parmi les principales, on cite les *Ciseaux*, la *Mifma*, le *Cheveau*

et le *Croissant* dans le D. Ces lames-ci portent le *Lys couronné*, empreinte célèbre, datant de l'époque où les épées de Tolède ne pouvaient sortir de la Péninsule sans l'autorisation du roi d'Espagne. Remarquez, ajoutai-je, combien ces armes sont pures de ligne, bien en main et équilibrées : c'est la rapière de duel, fine, déliée, apparue au moment où la pointe et ses subtilités allaient triompher définitivement du brutal et large coup de taille.

— Sont-elles à vendre ?

Cette question si simple, mais à laquelle je ne m'attendais pas, me rappela à la réalité. Je parlais en artiste, j'étais à cent lieues de mon comptoir.

— A vendre, je n'y ai jamais pensé, avouai-je. Et je serais fort embarrassé pour fixer un prix. Ces armes valent cher, évidemment, mais je les ai eues presque pour rien, dans un lot d'antiquailles.

Cette fois, l'inconnu ne dissimula point sa surprise.

— Excusez-moi, dit-il, mais vous êtes un antiquaire bien singulier. Votre âge,

votre figure, ce dédain pour l'argent... Vous ne voulez donc pas faire fortune ?

— Si fait, seulement j'ai des scrupules. Je ne suis qu'un poète maladroit qui a hérité de ce commerce par hasard. Je n'y entends rien.

— Je suis le baron de Sainte-Radegonde, m'apprit le visiteur. Voulez-vous me dire qui vous êtes ?

Je me nommai.

Le baron s'inclina :

— Je suis flatté de vous connaître. Permettez-moi d'ajouter que je comprends maintenant vos scrupules, mais qu'ils sont absolument injustifiés. En faisant payer cher un objet de prix acquis avantageusement vous ne réclamez que votre dû : la rémunération de votre temps, de votre expérience, des risques courus. Au demeurant, je veux être aussi sincère que vous et vous faire une offre loyale. Si le marché vous répugne, je propose un échange. Vous avez là des traités anciens sur l'escrime. Je possède l'in-folio, très rare, de Thibault, imprimé chez Plantin, grâce à l'appui pécuniaire de Louis XIII. Cela vaut bien deux lames de Tolède et c'est un troc

honorable. Mais si vous préférez garder ces armes, que votre ami le ferronnier m'en forge une reproduction exacte. Ce n'est pas demander grand'chose.

— Certes, non, mais je voudrais savoir à quoi ces fac-similés vous serviront ?

— A étudier le maniement des armes au dix-septième siècle. L'escrime me passionne. Oh ! d'une manière tout à fait innocente. Je joue à cela comme on joue au tennis, aux échecs. Si vous fréquentez les salles, vous ne pouvez ignorer que je suis le protecteur, le Mécène des épéistes ?

— Je l'ignore si peu, Monsieur le baron, que j'ai un jour gagné une coupe offerte par vous à notre Cercle. Ces rapières sont à vous. Indiquez-moi votre adresse et mon domestique, le Prévôt, vous les portera à domicile. Par exemple, gardez-vous de lui donner un trop gros pourboire. Le gaillard est ivrogne en diable et me ferait des sottises.

— C'est un vieux serviteur, vous n'osez ni le réprimander ni le renvoyer ?

— Justement, répondis-je en riant. C'est le plus beau lot de mon merveilleux héritage !

^{}
* *

C'est ainsi que je me liai avec Félix de Sainte-Radegonde et que le fameux livre sur l'escrime de Thibault entra dans ma possession. Cet ouvrage, publié à Anvers, en 1626, orné d'un pompeux frontispice, du portrait de l'auteur et de nombreuses armoiries, est une véritable curiosité bibliographique. Mais l'enseignement de Thibault est plus original que recommandable, inspiré des Espagnols qui rêvaient de régler les mouvements des tireurs d'après les lois de la géométrie.

De ce qui précède, on pourrait conclure que nous étions, de Sainte-Radegonde et moi, deux personnages comiques, deux maniaques, cultivant un art démodé n'ayant plus de place ni d'objet en notre siècle de lumière et de gaz asphyxiants. En vérité, Sainte-Radegonde avait parlé juste quand il affirmait qu'il « jouait à l'escrime » comme on joue au tennis ou aux échecs. Cela nous amusait une heure ou deux par semaine, mais pas davantage. Pour moi, c'était une habitude sportive, contractée au régiment ; pour le

baron, une question d'hygiène. Il avait tendance à grossir.

Loin d'être une figure de l'ancien temps, un Don Quichotte, de Sainte-Radegonde était un gentilhomme très moderne, qui ne dédaignait rien, pas même les affaires. Il était intéressé dans la plupart des grandes entreprises industrielles du pays et parlait agréablement d'art, de littérature et aussi des voyages qu'il avait accomplis autrefois.

Touchant à la quarantaine, il était de beaucoup mon aîné, grand, bien fait et réellement noble d'allure. Néanmoins, une mélancolie persistante, de la gaucherie dans certains gestes, une timidité obscure, mal dominée, gâtaient les brillantes qualités de son caractère et de sa personne.

Il me témoignait une vive amitié et me rendit, dans la suite, de ces services qui lient un honnête homme pour la vie. Quoiqu'il fût marié, — à une toute jeune femme, disait-on, — il paraissait vivre seul. Je crois bien qu'il me fréquentait pour sortir de cette solitude qui semblait lui peser. Ce qui est certain, c'est qu'il arrivait souvent chez moi d'un air las, profondément affligé. Après quelques

minutes de bavardage, sa figure s'éclairait et alors il me donnait gaîment la réplique. Parfois, il m'invitait à dîner en ville, dans un restaurant au bord de l'Escaut de préférence, et me traitait royalement. Nous n'évitons pas de parler de notre amusement favori. Nous avions là-dessus des discussions. Je suis partisan du fleuret, du fin et classique fleuret de France, le baron défendait l'épée, plus pratique, plus sportive. Cela ne me donnait pas une haute idée de son savoir-faire.

Sainte-Radegonde avait des accès de misanthropie. Alors, il disait :

— Il y a une vaste conspiration dans le monde, les sots et les fripons s'y entendent comme larrons en foire. Vous voulez vivre chevaleresquement ? Les vilains vous roueront de coups et vous serez le jouet des drôlesses ! J'ai toujours été puni par où j'ai été vertueux...

Une fois, il se plaignit de sa fortune :

— Vous ne vous imaginez pas comme il est triste d'être riche.

— Oh ! mais pas du tout.

— Ne raillez pas. L'argent pourrit tout

autour de celui qui le possède. Plus d'amitié, plus d'amour.

— Quelle idée aussi, dis-je en manière de taquinerie, ont les riches de vouloir être aimés pour eux-mêmes ? Croyez-vous, par hasard, que je sois désintéressé ?

— Je suis tranquille ! vous ne savez même pas compter jusqu'à dix. S'il vous prenait envie de m'exploiter, je devrais vous y aider. Ne vous vantez donc pas...

— Pardon, je voulais parer le coup. Il est pénible d'être aimé pour sa richesse ? Soit. Mais il est encore bien plus affligeant d'être méprisé pour sa pauvreté. Jamais je ne parviendrai à verser des larmes sur le lamentable sort des milliardaires...

— Vous me menez où je ne voulais pas aller, protesta de Sainte-Radegonde en riant. Je ne suis pas avare, mais l'argent peut être dépensé utilement et inutilement. Du reste, en parlant de l'or corrupteur, je n'avais aucune généralité en tête, je pensais à un cas tout particulier, l'affaire du Elsen-Park. Quelle est votre opinion là-dessus ?

Le baron faisait allusion à un scandale

mondain qui, en ce moment, préoccupait l'opinion publique.

— Je suppose que madame X... a fait assassiner son mari...

— Pour garder son amant et sauver sa fortune personnelle. Avez-vous remarqué qu'à Anvers, vaste comptoir, ville de marchands, de boursiers, de diamantaires, de spéculateurs, tous les grands crimes se commettent dans la bonne société ? Faisons le compte depuis trente, quarante ans : les affaires Retsin, Bernays, les crimes monstrueux de l'empoisonneuse Joniaux, de ces deux frères qui assassinèrent un de leurs amis porteur d'un portefeuille bourré de pierres précieuses ? C'est un milieu de luxure et d'avarice...

Ces propos et d'autres, tenus sur un ton sarcastique, me donnèrent à penser que l'existence privée du baron de Sainte-Radegonde était ravagée par un chagrin secret.

A la fin de l'été, Sainte-Radegonde m'annonça qu'il quittait la ville pour aller séjourner dans son château de Raeversheide, en Campine.

— J'espère, me dit-il, que vous y viendrez

passer quelques jours avec nous. Ma femme désire vous connaître. Je lui parle souvent du phénomène que vous êtes...

* * *

Quinze jours après, accompagné de mon fidèle Prévôt, je me mettais en route pour le château de Raeversheide. Un petit train vicinal nous roula jusqu'au soir, cahin-caha, haletant, sifflant, à travers les plaines arides de la Campine. A l'arrivée, de Sainte-Radegonde nous attendait à la gare. Il était venu à notre rencontre avec un domestique et des chevaux. Après une course d'une demi-heure, nous nous trouvâmes dans une bruyère désolée, étendue sans fin sous un ciel orageux. Le vent soulevait des tourbillons de poussière et inclinait les sapins maigres des boqueteaux et les roseaux des mares. Des éclairs silencieux illuminaient l'horizon. Penché sur l'encolure de son cheval, le baron avait l'air soucieux. Je risquai une plaisanterie :

— Beau décor pour le premier acte de *Macbeth*. Allons-nous rencontrer les sorcières ?

Au lieu de sourire, Sainte-Radegonde

cravacha sa monture et prit le galop. Déjà les premières gouttes de la pluie, depuis longtemps suspendue, s'abattaient sur le sol lorsque nous arrivâmes en vue de Raerversheidé. Sur l'écran obscur des nuages de cendre, les tours et les murailles du château, éclairées par les derniers feux du soleil, projetaient une image violente et rouge. J'arrêtai mon cheval.

— Vous contemplez là, me dit de Sainte-Radegonde, un paysage qui va mourir. A quelques lieues d'ici, on a découvert d'importants gisements de houille. Ils vont être mis en exploitation. Dans dix ans, une vaste contrée industrielle remplacera ce désert de sables et de cailloux.

— Est-ce un malheur ?

— Pas du tout. A présent, le paysan campinois est misérable. Il possède à peine de quoi s'abriter et se nourrir.

— Mais il est innocent et élève des abeilles.

— Oh ! romantique ! Je sais, vous êtes le dernier romantique. Eh bien, vous allez être servi à souhait. Mon château est un vrai manoir, avec pont-levis, salle d'armes, douves

pleines d'eau, chambres voûtées et revenants.
Mettons pied à terre.

^{}
* *

Le baron de Sainte-Radegonde m'introduisit dans un salon et, aussitôt, cria d'une voix forte :

— Clémence, voici notre héros !

Cette présentation n'avait rien de solennel. Mais le baron était de trop bonne maison pour avoir les manières d'un grand seigneur de roman-feuilleton ou de comédie. Son grand-père, un des chefs de la chouannerie flamande (disait de Sainte-Radegonde), vivait comme un paysan aisé et ne dédaignait point de réunir ses serviteurs à sa table.

— Voici notre héros !

Un rideau de soie s'écarta et une jeune femme apparut dans l'encadrement de la porte. Belle ? Je ne sais. Mais je n'aurais pu la rêver plus douce au regard, plus troublante. Elle était grande, frêle, élancée. Des cheveux de page florentin, très noirs, encadraient l'ovale parfait de son visage. Ce qui était particulier en elle, particulier et émouvant, c'était l'éclat de ses yeux et je ne sais

quoi de viril dans son masque, pourtant délicieusement féminin. Ces yeux, très arqués, très lucides, couleur d'acier, n'étaient ni des yeux d'enfant, ni des yeux de femme, mais des yeux de garçon décidé, au coup d'œil attentif et pénétrant. Ils pesaient sur moi, me scrutaient, cherchaient ma pensée. Mais comme en escrime, je « dérobai à l'attaque », en m'inclinant très bas. Alors la baronne de Sainte-Radegonde me tendit le bout de ses doigts et je sentis, pendant une seconde, le contact d'une petite main méfiante et froide.

Nous dînâmes gaîment. Je me trouvais heureux dans la compagnie de ces deux êtres sympathiques. Pour une fois, pensais-je, la vie a réussi les choses : c'est un couple assorti.

M^{me} de Sainte-Radegonde se moqua, avec beaucoup de grâce, de mon génie commercial et de mes faux airs de mousquetaire. Je l'aidai de mon mieux.

Il était passé minuit lorsque je montai dans ma chambre. Je m'accoudai à la fenêtre. L'orage de l'après-midi avait purifié l'atmosphère. La lune éclairait le paysage nocturne, les forêts de sapins groupées à l'horizon,

en masses sombres et mouvantes, comme une immense armée en marche. Involontairement, ma pensée s'attacha à Clémence de Sainte-Radegonde.

Comment rester insensible à sa beauté si particulière, si enveloppante? On n'est pas maître de ses rêves. Vite ma pensée tomba des images pures aux images voluptueuses, criminelles. Si elle était libre, si elle m'aimait?... Mais ma raison se révolta brusquement contre les dévergondages de mon esprit.

— Tu es un goujat, monologuai-je. Rien qu'un goujat. Tu ne peux toucher à rien sans le salir. Il y a quelque chose de pourri dans ton cœur, bien que tu te croies une âme généreuse. Un homme te tend la main, ta première idée est de l'égorger !... Fi !

J'allai me coucher et je dormis mal.

* * *

Le matin, en m'éveillant, le Prévôt m'annonça que le baron m'attendait pour faire de l'escrime. Je déjeunai rapidement en ordonnant à mon domestique de m'apporter mon

chandail noir et mes sandales. Dans la salle d'armes, je trouvai Sainte-Radegonde.

— Vous voyez, me dit-il en montrant les panoplies, votre rapière de Tolède est à la place d'honneur.

— Ma rapière, il y en avait deux, où est l'autre ?

— Chez votre ami le ferronnier. Il m'en exécute une réplique, en double, avec ceinturon, fourreau et tout l'attirail au complet, mais à pointes émoussées et sans tranchant.

— Vous tenez toujours à vous exercer au jeu brutal de la rapière ?

— Plus que jamais.

— Commençons par le fleuret, c'est plus sage.

Sainte-Radegonde tirait sans art. Il appartenait à cette catégorie d'amateurs que les maîtres n'ont pas assez entrepris, auxquels ils ont laissé faire assaut trop vite, sans exiger d'eux la correction absolue dans l'exécution des mouvements. Il portait ses coups sans à-propos, au hasard, et paraît à l'aveuglette, en roulant des contres. Comme il avait le bras fort et de l'énergie, il lui arrivait néanmoins de placer quelques touches, en forçant le fer

ou en remisant avec fureur. Ce sont ces petits succès immérités qui entretiennent l'erreur de ce genre d'épéistes qui, en général, ont bonne opinion d'eux-mêmes et tirent quelque vanité du compliment ironique qu'on leur décerne souvent : « Vous avez un jeu original, dangereux, difficile... »

Assez ennuyé de n'avoir devant moi qu'un adversaire médiocre, je m'escrimais mollement, ne ripostant que tout juste pour empêcher qu'il crût trop à son mérite. Nous en étions là, lorsque Clémence de Sainte-Radegonde vint nous rejoindre. A son aspect, l'émotion de la veille me reprit. Entre nous trois, il y eut un instant d'hésitation et de silence. Chacun avait sa pensée et, peut-être, sa pensée inavouable. Bizarre rencontre, Clémence était vêtue, comme moi, d'un jersey noir, collant ; et ce vêtement dénonçait tout ce que son corps gracieux cachait de souplesse, de vigueur et aussi de violence contenue. Je la saluai de l'épée en enlevant mon masque, simple badinage, bien entendu.

— Vous ressemblez à Lorenzaccio, dit-elle. A la place de mon mari, je ne jouerais pas avec vous...

— Madame, répliquai-je, j'allais vous faire le même compliment, pour la ressemblance tout au moins.

— Ne pas jouer avec lui ? s'écria de Sainte-Radegonde. Je ne lui ai pas encore montré la moitié de mes tours et déjà ma pointe a trouvé plusieurs fois le chemin de sa poitrine. Vous allez voir...

— Vraiment ?

J'étais vexé. Je remis mon masque et j'adoptai tout de suite une garde de combat, sévère, fermée, prête à l'attaque. Le baron voulut exécuter quelques-uns de ses mouvements à effet, larges absences d'épée, coupés dans le vide, grands battements et froissements de fer. Je ne lui laissai pas le temps de se reconnaître et le frappai, dix fois de suite, par de simples coups d'allonge calculés sur ses fautes et ses inutiles dérangements de main. Ma victoire était si complète que je dus lui trouver des excuses.

— Vous tirez admirablement, mon cher, dis-je, mais vous n'êtes pas entraîné. Vous manquez de précision. Je parie que, si vous vous y remettiez pendant quinze jours, vous auriez facilement raison de moi...

Je dis cela à travers le masque, le visage caché. Le baron s'était démasqué et sa figure exprimait un vif dépit, de la colère même. Mais mon discours flatteur le dérida. Il prit le parti de rire.

— Ah ! traître ! fit-il. Mais j'aurai ma revanche à l'épée de combat. Ce jeu du fleuret n'est qu'un ridicule simulacre.

Je regardai Clémence. Elle était là, livide, les lèvres mordues jusqu'au sang, les mains crispées, les yeux plus coupants et plus éclatants que le plus dur métal. Que méditait-elle ? Elle se leva et sortit sans prononcer une parole.

Je ne m'épargnai aucune peine pour consoler le baron de sa défaite. Je m'attachai à lui fortement, m'accrochant, si l'on peut dire, à son amitié pour me défendre contre les tentations mauvaises que je sentais croître dans mon cœur. Mais comment résister au charme effrayant de Clémence ? Parfois, je me trouvais seul avec elle, contre ma volonté. Nous nous appliquions alors à ne parler que de choses banales, mais, malgré nous, nos propos glissaient vite vers les questions brûlantes du sentiment. Nos silences, d'ailleurs, étaient plus redoutables que nos plus

dangereux bavardages. Car, autour de nous, que ce fût à l'intérieur de la maison ou sous les arbres frémissants du jardin, tout murmurait et répétait les paroles délicieuses et mortelles qu'il ne fallait point dire.

Et puis, c'était comme un complot. Les autres semblaient s'évertuer à nous apprendre ce que nous voulions ignorer. Ce stupide Prévôt entrant un matin dans ma chambre, à moitié ivre, et me disant : « Drôle de boîte, par ici. On raconte à l'office que si les yeux de Madame étaient des pistolets, Monsieur... »

Et le mari qui, un soir, me fit des confidences, que je ne lui demandais pas :

— « Etes-vous jaloux ? Connaissez-vous ce sentiment ? Moi, je n'en sais que le nom. S'il me fallait le décrire, je ne saurais comment m'y prendre... »

Il avait dîné un peu lourdement et bu du vin de Bourgogne. Et je n'osais arrêter mes yeux sur les siens, tant ses yeux étaient mornes et désespérés. Il continuait pourtant :

— Clémence est vive et souple comme une chatte. Le marbre est une matière trop dure.

trop froide... Pour la sculpter nue, il faudrait de l'ivoire et de l'ébène...

— Allons dormir, Sainte-Radegonde. Vous êtes fatigué.

Cette lutte contre moi-même et, peut-être, contre une loi profonde et secrète de la vie, m'exténuait et m'exaspérait. Il y avait des moments où je haïssais Clémence et que j'aurais voulu lui rendre souffrance pour souffrance. Alors je devenais amer et je lui disais des méchancetés subtiles, cachées sous les compliments, comme une guêpe dans une fleur. Elle ripostait sur le même ton et était adroite à ce jeu cruel. L'iris de ses beaux yeux pâles se cernait de noir et ses pointes railleuses touchaient en coup de stylet. « Elle me déteste, pensais-je, et c'est tant mieux ! »

Derrière le château, au fond du parc, le fossé s'élargissait en étang. Un après-midi, pendant que le baron visitait ses charbonnages, j'étais seul au bord de cette eau morte, envahie par les herbes aquatiques et les nénuphars. Un vieux mur, à moitié écroulé, me servait d'appui et je regardais les cygnes qui, par couples, nageaient nonchalamment d'une rive à l'autre. Portés par le

courant paresseux ou fendant brusquement l'onde légère, ils semblaient chercher un endroit heureux pour abriter leurs amours, et ne le trouver jamais.

J'entendis marcher. Sans me retourner, je reconnus le pas de Clémence. Elle vint s'accouder à côté de moi.

— Vous devenez sauvage ?

— Je l'ai toujours été.

— Que regardez-vous avec tant d'intérêt ?

— Les cygnes, dont la vie élégante et singulière n'est qu'un éternel voyage dans un petit rond. Sans cesse, ils partent pour n'arriver nulle part.

— Et toujours deux à deux, ils doivent s'ennuyer...

Penché sur l'eau, je voyais l'image de Clémence trembler à côté de la mienne. Je sentais que ses yeux cherchaient les miens. Elle était si près de moi que tout son parfum subtil me pénétrait. Oh ! parler ! Pouvoir soulager mon désir par un cri, un geste ; lui dire que tout son être vivant, ses mains, ses cheveux, ses yeux, sa bouche, son corps caché, me transportaient de tendresse ! Mais

point de trahison... Il fallait se taire. Je fis, pour cela, un si violent effort contre moi-même que j'eus la sensation qu'une pointe de fer me déchirait la poitrine. Et de nouveau, le silence nous enveloppa, le silence passionné, plein de murmures et d'aveux. Plein d'images et de symboles aussi, comme ces cygnes, comme notre reflet dans les eaux et que les caprices de la brise unissaient, de temps en temps, en un étrange et lointain baiser.

Déjà le crépuscule descendait sur le parc lorsque nous rentrâmes au château. Le baron nous attendait sur le pas de la porte.

— Venez, s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut. Les épées sont revenues. Votre ami a fait merveille. Sans les pointes émoussées, il serait presque impossible de distinguer les lames véritables des lames imitées.

Comme un enfant enthousiaste d'un jouet neuf, de Sainte-Radegonde voulut absolument nous montrer son acquisition. Les rapières sorties des mains du ferronnier étaient dans le salon, posées sur un meuble, tout étincelantes et droites dans leur fourreau

de velours. Les véritables avaient repris leur place à la salle d'armes.

— Tout à l'heure, après le dîner, dit de Sainte-Radegonde, je vous proposerai quelque chose.

* * *

Lorsque nous descendîmes au parc, après le repas, pour fumer un cigare, un beau clair de lune argentait les pelouses et la cîme des arbres.

— Demain, expliqua de Sainte-Radegonde, nous reconstituerons un duel du dix-septième siècle. Nous nous battons sans règles, coup pour coup, toutes feintes et prises valables. C'est à ce jeu-là que je voudrais voir qui est le plus fort et quel entraînement est le meilleur.

— Le fleuret.

— Le fleuret, allons donc ! C'est de la chinoiserie...

— Quelle erreur ! Vos spadassins du temps de Henri III et de Louis XIII étaient de médiocres ferrailleurs. C'est à peine s'ils avaient trois tours grossiers dans leur sac. Seul le maniement du fleuret nous a enseigné

la mesure, le sens des distances, la retenue du corps, le sentiment du fer et, surtout, les phases d'armes engagées et terminées avec sang-froid, discernement et à-propos.

— Bah ! tous vos fleurettistes se font attraper sur le terrain.

— Pas tous ! Quelques-uns, pas trop forts, comme il arrive qu'un toréador sur mille se fait tuer par le taureau. Du reste, le jeu du fleuret, nul ne vous a jamais dit le contraire, n'est pas le jeu du terrain : il y prépare. Pour un moyen que vous tirez de votre méthode, j'en tire dix, vingt, trente de la mienne...

Engagée sur ce ton, la discussion prit bientôt une tournure animée. Le baron s'énervait visiblement. Tout à coup, il jeta son cigare et il s'écria :

— Mais essayez donc ! Parbleu, un combat de nuit, sur cette pelouse, au clair de lune, ce serait merveilleux. Allons, en bras de chemise, et rien que le masque pour nous garantir des bottes au visage. Cela va-t-il ?

— Si vous voulez...

Le Prévôt, en ce moment, vint me demander si j'avais encore besoin de ses services

pour le soir. Il sentait le vin, à son ordinaire. La baron l'interpella :

— Allez donc demander à Madame qu'elle vous remette les deux rapières qui sont au salon. Vous les apporterez ici.

— Oui, Monsieur.

— Sainte-Radegonde, dis-je dès que le Prévôt fut parti, en une touche, n'est-ce pas ? En plusieurs touches, un pareil assaut n'aurait aucune signification. Touche, désarmement, prise de fer avec la main gauche, tout est bon, et pas de mise en garde courtoise. La lutte commence dès que les deux adversaires se sont aperçus et marchent l'un contre l'autre. On frappe l'ennemi désarmé et l'ennemi à terre, de face ou de dos. C'est ainsi que se comportaient les raffinés du Pré-aux-Clercs.

— Entendu.

Le Prévôt revint avec les armes. Il avait oublié de prendre les masques. Nous le renvoyâmes.

— Cela ne fait rien, proposa le baron, nous ferons attention à la figure.

Et, tout de suite, il enleva sa jaquette et s'éloigna pour prendre du champ. Nous avions gardé les épées au fourreau, car

dégainer à l'improviste faisait partie de la science des anciens escrimeurs. Pendant plusieurs secondes, nous restâmes silencieux et immobiles à nous observer à distance. La silhouette du baron me parut tout à coup très haute, menaçante et hostile. Quel jeu ridicule il avait inventé là et combien j'étais sot de m'y prêter !

— Attention, j'arrive !...

Je m'assis fortement sur mes jambes, prêt à bondir dès que mon adversaire serait à ma portée. Mais je ne sais quel appel mystérieux attira mon attention du côté des fenêtres éclairées du château. Elle était là, elle, Clémence, regardant à travers la fente d'un rideau à peine écarté. Pourquoi nous observait-elle ? En se cachant presque ?...

Cependant, le baron, impétueusement, me chargeait. Je me découvris pour amener une attaque franche. Tombant dans le piège, il tendit le bras. Aussitôt, je liai son fer, de quarte en seconde, et marchant rapidement sur lui, je posai ma main gauche sur sa garde, pour l'immobiliser.

— C'est fini, dis-je. Vous êtes vaincu

puisque, dans cette position, je pouvais vous étourdir d'un coup de pommeau sur la tête.

— C'est curieux, j'ai pourtant bien eu l'impression de vous avoir touché, murmura le baron avec dépit. Ce n'est pas un beau coup, recommençons.

— J'ai été légèrement effleuré, avouai-je. Et même je sens encore la place, ici. Ces rapières ne sont émoussées que tout juste...

Je mis machinalement les doigts à la pointe, pour contrôler.

— Eh ! mais, que signifie ? J'ai ici une arme qui est bel et bien pointue et aiguisée...

— Tiens, moi aussi, dit le baron en examinant son épée. Cet animal de Prévôt s'est trompé.

Je regardai du côté de la fenêtre par où guettait Clémence. Le rideau s'était refermé.

* * *

Le lendemain, à déjeuner, de Sainte-Radegonde m'annonça que Clémence était souffrante et qu'elle me priait de l'excuser. Je ne la vis plus pendant les quelques jours que je passai encore au château de Raeversheide. Le baron parlait d'un air embarrassé de la

maladie de sa femme et me faisait discrètement sentir que l'heure de nous séparer était venue. En nous serrant la main, au moment du départ, nous sentîmes que c'était pour la dernière fois.

Au retour, dans le petit train vicinal j'injuriai copieusement le Prévôt.

— Abruti, imbécile, ivrogne, à cause de ta maladresse, je perds un ami.

— Quelle maladresse, Monsieur ?

— On vous avait demandé les épées émoussées, comment avez-vous pu vous tromper ?...

— Me tromper ?... C'est Madame la baronne qui m'a remis les épées. Elle affirmait que c'étaient les bonnes...

FIN

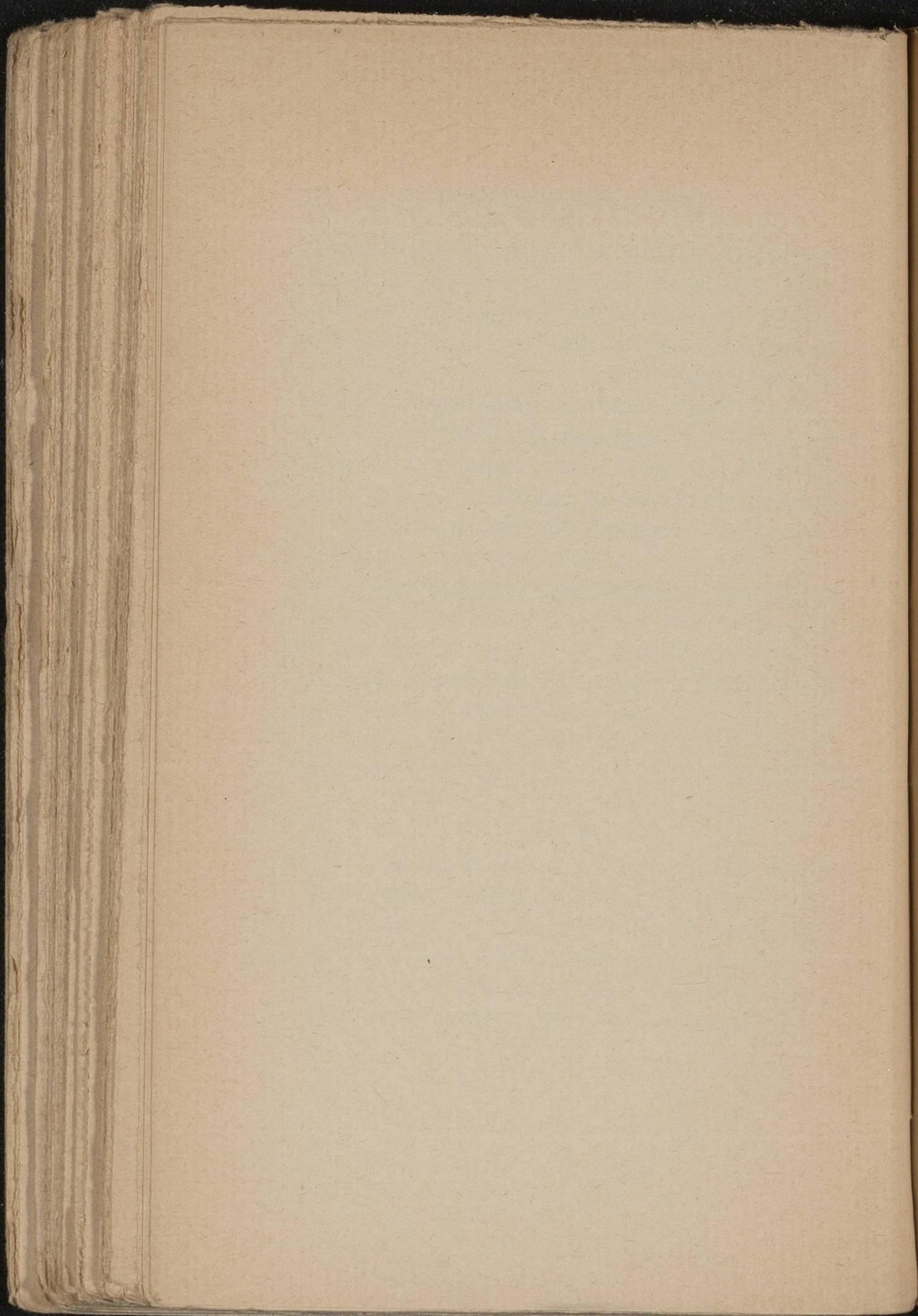


TABLE DES MATIÈRES

La Rose de Java	7
Les Epées espagnoles	165

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-SIX
A L'UNION DES IMPRIMERIES (S. A.)
FRAMERIES ET BRUXELLES
(BELGIQUE)
DIR. : J. RUELLE



